

SIXIÈME ANNÉE

N° 61. — JANVIER 1894.

L'Etoile



Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY

Fondateur



Prix du Numéro

60 centimes

RENÉ CAILLIÉ

Directeur



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

121011



Library of the University of California

ALBION T. BULLY
1000 University Avenue
Berkeley, California

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
1000 University Avenue, Berkeley, California

St-g.
Krause

6^e ANNÉE.

N^o 61.

JANVIER 1894.

L'ÉTOILE



PENSÉES

L'âme n'aura la paix qu'en laissant à part et au-dessus du doute le besoin de Dévouement et l'ardeur vers le Divin. Là est la religion immortelle. Les églises avec les surcharges du culte, la prétentieuse sécheresse des dogmes, ont rendu la religion contraire à toute loyauté et à toute raison.

Alber Jhouney.

(L'ÂME DE LA FOI.)

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

8^oR Hsp8p

(C.)

9795

* *

Ayez l'Amour, vous entendez le Nombre. Au jour fixé par les destins, quand un signe nouveau régnera sur la terre, quand au *Quatre* aura succédé le *Cinq*, quand sur la sphère se lèvera l'Etoile flamboyante à la place de la Croix, alors les hommes auront dédaigné, pour l'évident Amour, la vanité de penser. Ils posséderont l'Amour qui donne la Voyance, et ils verront et ils entendront. Et des courants enceindront la planète qui charrieront l'Amour. Amis, vous à qui j'ai décelé la voie surhumaine, élanchez-vous dans l'Amour, éperdument.

Emile Michelet.

(LA RÉDEMPTRICE.)

* *

Aimer, se dévouer, toute la vie est là. Aime et fais ce que tu veux : *ama et fac quod vis*, telle est la grande formule des mages. L'Amour est le chemin de la Rédemption.

R. C.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

- I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
- II. Invocation aux esprits supérieurs ;
- III. Union par les fluides.

Le 7 janvier 1894, de midi au soir.

Le 7 février 1894, de midi au soir.

ALBER JHOUNEY.

1894

*A tous nos bons Amis, salut !
Que Dieu les bénisse et les protège.*

L'ÉTOILE.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition ¹

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

*(Siphra Dzénioutha)*CHAPITRE PREMIER *(suite)*

B. — COMMENTAIRE

La cinquième des Séphiroth se nomme Géburah, la Rigueur.

Selon Franck, elle représente la concentration de la volonté.

C'est d'elle que descendent les âmes féminines.

Principe moral de resserrement et de justice minutieuse, elle inspire les saints qui domptent leur concupiscence.

Excepté de tels héros du spiritualisme, aucun homme ne peut subsister, ni aucune créature, dans la sphère de Géburah.

Cette Séphire est appelée *exactitude des pluies* parce qu'elle mesure les influences que le monde doit recevoir, selon qu'il en est plus ou moins digne, influences qui sont figurées par le Symbole de la pluie.

Rigoureuse, elle prévaut et triomphe pour que soient exercés le jugement et la vindicte, envers les êtres supérieurs et inférieurs, comme le réclame l'équité.

Elle poursuit les impurs et les pécheurs et tire vengeance des impies, des rebelles contre Dieu.

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Elle est le Tribunal suprême, elle rétribue chacun selon ses mérites, elle agit d'après ce qui est dû à chaque être et non pas, comme Chésed, par pure bonne grâce et large expansion.

ALBER JHONEY.

Traduction du

CHAPITRE II ¹

1. La Barbe de vérité.
2. Il n'a pas été fait mention de la Barbe, parce qu'elle est l'ornement de tous.
3. Elle s'avance depuis les oreilles jusqu'autour de la bouche. Le fil blanc monte et descend. La Barbe est distribuée en Treize pour l'ornement.
4. De cet ornement il a été écrit (*Jérémie*, chap. II, vers. 6) : Le mâle n'a point passé là et l'homme n'y a pas habité. L'homme est dehors. L'homme ne sera pas enfermé là, et bien moins encore le mâle.
5. Par treize jaillissements se distribuent les sources. Quatre sont réunies séparément, mais neuf abreuvent le corps.
6. Devant la porte des oreilles, l'ornement commence à se former.
7. Il descend avec beauté jusqu'au principe des lèvres; de ce principe à celui-là.
8. Il existe une voie qui s'ouvre sous les narines pour que le péché puisse passer. Comme il est écrit (*Prov.*, ch. XIX, vers. 11) : Et son honneur est de passer par-dessus le tort qu'on lui a fait.
9. Sous les lèvres, le poil s'étend, vers l'autre principe.
10. Une autre voie s'avance, au-dessous de la première.
11. La barbe couvre les parterres d'aromates

jusqu'au commencement de la partie supérieure.

12. Les deux pommettes sont apparentes pour illuminer les lampes.

13. L'influence de toutes ces choses pend jusqu'au cœur.

14. Parmi ces poils qui pendent, pas un ne dépasse l'autre.

15. De plus petits ornements couvrent la gorge. Les plus longs sont réduits à une proportion très parfaite.

16. Les lèvres sont nues, entièrement. Heureux qui a part à leurs baisers !

16. Dans cette influence de toutes (les conformations) découlent treize onctions de baume très pur.

18. Toutes demeurent dans cette influence et y sont cachées.

19. Dans le temps où le septième mois approche, sont trouvés ces treize mois dans le monde supérieur, et sont ouvertes les treize portes des miséricordes : cherchez le Seigneur au temps où il peut être trouvé. (*Isaïe*, ch. LV, vers. 6.)

20. Il est écrit (*Genèse*, ch. 1^{er}, vers. 2) : Et Dieu dit : Que la terre fasse germer le germe et qu'il y ait l'herbe, séminifiant sa semence. C'est là ce qui est écrit (*Lévitique*, ch. XXIII, vers. 32) : Et humiliez vos corps le neuvième soir du mois. Cela doit s'entendre du temps (dont nous venons de parler).

21. Adonaï Jéhovih, tu as commencé à montrer à ton serviteur ta grandeur. Le nom Tétragramme est écrit parfaitement, dans ses côtés.

22. Mais, là, dans cette progermination de la terre, il n'est pas parfait ; car יהי n'est pas écrit, mais nous lisons seulement ainsi.

23. Jod supérieur, Jod inférieur ; et le seigneur forma. Là aussi il y a Jod supérieur et Jod inférieur.

24. Mais, dans יהי, outre le (Jod) supérieur et l'inférieur, il y a Hé, au milieu des deux, comme connexion de perfection.

25. Parfait, mais non de tous les côtés. Le nom

a été arraché de cet endroit et il a été planté dans un autre.

26. Car il est écrit : Et planta le seigneur, Elohim (*Genèse*, ch. 11, vers. 8) : Ce Hé qui est au milieu des deux Jod du mot יהי : le souffle, de l'Ancien dans le Microprosope, car, sans le souffle, il ne subsiste pas.

27. Par Hé, il est donc amené à la perfection. Hé supérieur, Hé inférieur.

28. Comme il est écrit : Ahah, seigneur Jéhovah, etc... (*Jérémie*, ch. xxxii, vers. 17), où existe la cohésion des connexions. Par l'esprit s'accomplit donc la connexion des équilibrés.

29. Le Jod d'en haut qui est couronné de la couronne de l'Ancien est la méninge supérieure, resplendissante de clarté et bien close.

30. Le Hé supérieur qu'entoure l'esprit des narines qui procède pour vivifier.

31. Le Vau supérieur, lampe très fulgide qui est entourée de son côté.

32. Ensuite les lettres s'étendent, et elles sont comprises dans le Microprosope.

33. Lorsque (cette forme) commence, les lettres sont trouvées dans le crâne.

34. Puis elles s'étendent dans le corps entier, pour fonder toutes choses.

35. Lorsque pend en laine blanche (la chevelure de l'Ancien), ces lettres y sont suspendues.

36. Lorsqu'au Microprosope est manifesté le Macroprosope, en lui résident ces lettres et il est dénommé par elles.

37. L'יהי de l'Ancien est caché dans son genre. Car le nom n'est pas trouvé.

38. הוה est ouvert par un autre Hé, et, du symbole de féminité, marque les deux femmes. Et il est trouvé par les formes.

39. Le Vau est ouvert par un autre, ainsi qu'il est écrit : S'en allant vers mon bien-aimé, selon les rectitudes (*Cantique des Cantiques*, ch. vii, v. 9).

40. Dans la lampe très fulgide on trouve ce qu'il faut pour couvrir la porte.

41. Vau supérieur, Vau inférieur. Hé supérieur, Hé inférieur. Jod supérieur et avec lui on n'associe pas un autre Jod, et il n'en monte pas un autre avec lui si ce n'est une expression symbolique.

42. Lorsqu'en effet sont manifestées les deux lettres et qu'elles sont unies en un seul degré, en une seule société, afin qu'elles soient exposées, alors וי (Vau et Daleth) sont appliquées à Jod.

43. Malheur lorsque celui-ci est enlevé et que celles-là sont manifestées. Alors les choses grasses qui rendent la forme glissante ne sont pas imprégnées et ne s'arrêtent pas dans leur lieu.

44. Et les animaux courent et reviennent (*Ezéchiel*, ch. 1^{er}, vers. 14). Fuis vers ton lieu (*Nombres*, ch. xxiv, vers 14). Quand tu l'élèverais comme l'aigle et quand tu poserais ton nid dans les étoiles, de là je te précipiterai (*Abdias*, ch. 1^{er}, vers. 4).

45. Et la Terre produisit son germe. Quand le produit-elle ? lorsque le Nom est planté.

46. Et, alors, souffle l'air et l'étincelle est préparée.

47. Un certain crâne s'étend, d'une partie de lui-même.

48. Sur lui une abondante rosée, de deux couleurs.

49. Trois cavités, dans lesquelles les lettres exprimées se manifestent.

50. Les cheveux noirs sur les quatre côtés du crâne. Ils pendent sur les ouvertures courbes, pour qu'il ne puisse entendre.

51. La droite et la gauche sont ici données.

52. Une voie mince existe en haut.

53. Le front qui ne resplendit pas. Colères contre le monde lorsque cette volonté le regarde.

54. Les yeux de trois couleurs pour qu'on tremble devant eux. Ils sont lavés de lait fulgide.

55. Il est écrit (*Isaïe*, ch. xxxiii, vers. 20) : Tes yeux verront Jérusalem, habitation de la paix.

56. Cependant il est écrit (*Isaïe*, ch. i, vers. 21) : La Justice passera la nuit ici.

57. L'habitation de la paix, c'est l'Ancien qui est caché. D'où il est écrit : עַיִן ton œil (sans י).

58. Le nez est pour connaître la face du Microprosope.

59. Trois flammes brûlent par ses narines.

60. Le degré profond pour entendre le bien et le mal.

61. Il est écrit (*Isaïe*, LXII, vers. 8) : Moi Tétragramme (Iod-hé-vau-hé). C'est mon nom.

Et il est écrit (*Deutéronome*, ch. XXXII, vers. 39) : Je tue et je vivifie. Et il est écrit (*Isaïe*, ch. XLVI, vers. 4) : Et je vous porterai et je me chargerai de vous.

62. C'est Lui qui nous a faits et ce n'est pas nous (qui nous sommes faits) (psaume 100, vers. 3).

Et il est dit (*Job*, ch. XXIII, vers. 13) : Et Lui dans un (dessein) et qui l'en détournera ?

63. Il est appelé הַי , celui qui est caché et qu'on ne rencontre pas. Il est celui qui ne tombe pas sous les yeux, celui qu'on n'appelle pas par un nom.

64. הַי et יֵה . הַי contient en lui יֵה . יֵה renferme en lui הַי et cependant il ne renferme pas יֵה .

65. הַי est prononcé Aleph. Aleph est prononcé comme יֵה (Iod). יֵה (Iod) est prononcé Iod qui est occulté de toutes les occultations et à qui l'on ne joint pas יֵה .

66. Malheur lorsque le Iod n'irradie pas les lettres Vau et Daleth, et bien plus encore lorsque Iod est enlevé de Vau et de Daleth, par les péchés du monde, car, alors, la nudité de tous est trouvée !

67. C'est pourquoi il est écrit (*Lévitique*, ch. XVIII, vers. 7) : Tu ne découvriras pas la nudité de ton Père. יֵה . Malheur lorsque le Iod est enlevé du Hé ! C'est pourquoi il est écrit (*Lévitique*, ch. XVIII, vers. 7) : Et tu ne dévoileras pas la nudité de ta Mère. Elle est ta Mère, tu ne dévoileras pas sa nudité. Elle est ta Mère, vraiment, car il est écrit (*Proverbes*, ch. II, vers. 3) : Tu appelleras l'Intelligence ta Mère.

(Traduit par A. JHOUNEY.)

Religion Messianique ¹**L'ÂME DU SALUT ²**

Qu'est-ce que la Tempérance ?

La Tempérance est la vertu qui maîtrise nos instincts et nos passions, réprime notre inclination aux plaisirs défendus et nous modère dans l'usage des plaisirs permis.

Que nous commande la Tempérance ?

La Tempérance nous commande la sobriété dans la nourriture, la boisson, dans toutes les jouissances corporelles.

La Tempérance commande à l'homme et à la femme qui vivent unis par l'amour de dominer l'attrait sexuel et de maintenir ses satisfactions dans les limites naturelles, en les préservant de toute souillure et de tout excès, en les considérant non comme un but en elles-mêmes, mais comme le moyen de l'enfantement de la race et comme une manifestation physique subordonnée à l'affection morale qu'elle exprime et qu'elle doit respecter.

*
* *

La Tempérance nous commande non seulement de maîtriser nos instincts corporels, mais de dompter les passions de notre âme, les fureurs de notre cœur, les dérèglements de notre esprit.

Il y a des orgies de pensée et d'étude confuses et avides qui peuvent n'être pas moins meurtrières de la vertu et abrutissantes pour la raison que la voracité et l'ivrognerie corporelles.

Il y a des complaisances et des félicités intérieures d'orgueil et d'ambition qui peuvent n'être pas moins coupables que les plaisirs solitaires et contre nature.

Il y a des hallucinations de luxure mentale plus

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et les numéros de novembre et décembre 1893).

dépravantes que les luxures communes et matérielles.

Hors de ces gouffres spirituels la Tempérance nous élève et nous recueille.

* *

La Tempérance s'accorde avec la Justice pour nous conseiller l'équilibre en toutes choses et pour écarter de nous l'immodération.

Mais la Justice nous fait plutôt reconnaître la légitime puissance de l'équilibre, son caractère de loi morale, d'impérative harmonie, et la Tempérance nous en fait plutôt sentir la discrétion et la sérénité.

De même la Justice, qui nous ordonne d'agir envers chaque être selon son mérite et sa valeur, étendant cette règle aux êtres subordonnés, aux éléments qui composent l'homme, nous commanderait de préférer, parmi ces éléments, ceux dont la valeur est plus haute et par suite nous enjoindrait, comme la Tempérance, de préférer la pensée au corps et la conscience aux passions.

Mais, là encore, la Justice nous ferait plutôt reconnaître la puissance légitime, l'harmonieuse normalité d'une telle prédilection et d'une telle hiérarchie, pendant que la Tempérance nous en ferait plutôt sentir la purification, le dégagement et la paix sereine.

* *

La pratique de la Tempérance éveille la sensibilité spiritualiste.

Même à ceux-là qui ne croient pas à leur Âme et qui ne voient en elle qu'une pensée périssable, la Tempérance peut faire éprouver le charme de l'esprit à dominer le corps, le charme de la conscience à dominer les passions, la délicatesse de la pensée, et la délicatesse de l'honneur.

ALBER JHONEY.

Yoga Sastra de Patandjali ¹

Salut à Ganesa ! Puisse l'union des personnes Jumelles de Siva et de son épouse — par la commémoration de qui l'on jouit de la Délivrance, dure à atteindre comme elle est — produire pour vous toutes les bénédictions !

1. Maintenant, donc, doit être faite l'exposition de la Yoga (ou concentration).

2. La Yoga consiste à empêcher les modifications du principe pensant ².

3. Alors (pendant la Yoga) l'Ame s'en va dans la forme d'un spectateur sans spectacle).

4. Aux autres moments l'Ame est dans la même forme que les modifications de l'organe interne.

5. Les modifications (de l'organe interne) sont de cinq genres, et elles sont pénibles ou non pénibles.

6. (Ces cinq genres sont) l'évidence, l'erreur, la fiction, le sommeil et la mémoire.

(Traduit par A. JHONEY).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

I. — LES TROIS PHASES DE L'HISTOIRE HUMAINE

(Suite)

Tout le travail de la seconde phase de notre évolution psychique se peut résumer en deux

1. Le système de la Yoga est, de tous les systèmes de philosophie hindoue, celui qui s'accorde le mieux avec le profond ésotérisme chrétien. Quoi qu'il puisse y avoir çà et là quelques réserves à faire, on doit cependant reconnaître la spiritualité intense et la pureté de cette doctrine, telle que les yogas l'ont exposée.

2. La Yoga admet deux Ames, l'une extérieure, formée de la matière élémentaire, instrument de l'Ame proprement dite qu'elle met en relation avec le monde, l'autre intérieure, véritablement spirituelle et secrètement unie avec l'absolu. La première Ame est ce que la Yoga appelle Principe pensant ou organe interne.

A. J.

points : arriver à sentir : 1° la vie supérieure qui s'efforce de sourdre en nous ; 2° le principe même qui, par cette endosmose, vit en nous et nous donne la vie.

Je vous rappelais tout à l'heure comment une molécule minérale devient goutte de sève végétale en entrant dans les veines d'une plante et se laissant pénétrer de sa vie. Un moment ne vient-il pas alors où cette molécule pourrait dire : « Non ! ce n'est plus moi, le moi de tout à l'heure qui vit en moi maintenant ; mais la plante où je suis entrée et dont la vie est entrée en moi ! » Ainsi toute vie supérieure plonge dans la couche inférieure pour en extraire, en attirer et en assimiler la substance. Comme l'arbre, être aérien, c'est-à-dire vivant dans l'air, plonge par ses racines dans la première couche au moins de la vie souterraine, ainsi toute vie inférieure, si elle était consciente et attentive, sentirait, comme de perpétuels tentacules, l'aspir en elle d'une pensée supérieure qui, sans y être sollicitée, et par le naturel effet de cette mystérieuse loi d'expansion qui est la force même de l'être, descend vers elle, fond sur elle comme sur une proie, la déprend de ses basses attaches, la déséquilibre, la décompose, la fluidifie, l'entraîne, l'enlève, et peu à peu la dévore.

Vraie sensation de vertige, si l'homme, moins paralysé dans ses forces vives, la sentait venir à lui de toutes les molécules de son corps et de tous les atomes de chaque molécule ! Il ne la sent même pas, hélas ! de toute la surface de son âme instinctive, que sans cesse pourtant l'intellectualité sollicite ; et souvent, quand il l'a ressentie, quand, au milieu des jouissances retombantes, le désir à nouveau se soulève dans son âme, comme une étincelle de flamme pure qui s'agite sous la cendre, l'insensé toujours plus ramène et amoncelle la cendre des matérielles voluptés pour étouffer en lui cet élan de son moi supérieur et cette réalisation commençante de sa félicité prochaine.

Son intérêt comme son devoir est juste à l'opposé.

Oh ! quelle infinie multiplication ce sera de pure volupté vitale, lorsque, toute barrière abattue de lourde et insensible matière, dans l'immense océan de la force universelle, dans l'indénombrable unité de toutes les vivantes monades psychiques, l'âme nouvellement entrée se sentira unie à toute l'infinie multitude des autres âmes, une avec toutes et avec chacune, une avec toutes leurs sensations et toutes leurs pensées ; lorsqu'elle sentira toute leur vie heureuse se répercuter en elle, et sa propre vie se verser et se mêler à toutes les autres vies ! Alors, pour chaque atome vivant du vivant infini, pour chaque âme devenue centre dans l'incommensurable sphère des âmes, toute cette sphère sera l'incommensurable surface des sensations bienheureuses et des béatifiques communions vitales !

C'est, je crois, de ce divin passage de son être dans leur être, de sa vie dans leur vie, que le Christ prononçait cette parole émue, devant ses apôtres, la veille de mourir, au moment de la sainte Cène : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous ! » *Paque* signifie passage, et *manger* c'est communier. La sensation du Verbe de Vie doit être divinement intense et délicieuse, en effet, lorsqu'il sent sa chair de fluide vivant et son sang de vivante lumière s'insinuer et se mêler à chaque âme communiant.

Car c'est lui, le Verbe divin, qui est l'immense fleuve de vie jailli de la source de feu ; c'est lui, l'immense océan auquel, après mille détours, tous les ruisseaux et toutes les gouttelettes de tous les ruisseaux aboutissent et dans lequel ils fusionnent...

Qui verrait notre souffle chaud, vibrant et vivant, se diviser en petits courants et s'insinuer comme de petites veines de vie coulante, à travers l'épaisseur de l'air, songerait aux radicelles d'une plante pénétrant le sol ou aux ramifications

du système artériel pénétrant nos muqueuses et nos muscles et distribuant dans tout notre corps ses émissions vitales. Notre atmosphère, en effet, est le produit de l'air et de nos émissions : nos émissions, par la respiration, par la transpiration, par la parole, par la pensée, peuplent l'air ambiant d'une multitude d'êtres très différents de nous et que nous ne voyons pas, mais que notre raison devine et que la science peu à peu constate.

Le grand Esprit, l'Eternel-Dieu, respire aussi à sa manière, et tous les êtres, si j'ose dire, sont les microbes issus de la pensée divine. Or, comme il en arrive de notre respiration, chaude à sa source, et impalpable et invisible, qui devient bientôt vapeur visible, même glace solide, à mesure que la chaleur diminue en elle : ainsi deviennent corporelles les émissions de Dieu dans lesquelles a diminué la chaleur vitale.

Mais quoi ? n'est-il pas vrai que vous pouvez de votre souffle chaud fondre et ramener en vapeur plus ou moins légère les petits glaçons que le froid avait durcis aux poils de votre barbe. Pardonnez-moi, je vous en prie, ces comparaisons triviales : le Zohar les emploie et la clarté les conseille. Ainsi, de son émission toujours chaude, intellectuelle et pure, l'Etre infini sans cesse réchauffe et cherche à fondre en vie de plus en plus immatérielle ce qui, parmi les êtres sortis de sa bouche, — pardonnez moi encore ce mot emprunté à la Bible, — est devenu plus ou moins glacial et grossier. Toujours l'Etre infini vit et respire la vie, et toujours, de cette respiration nouvelle, « *emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* », — le Père, pour revivifier ses fils déchus, lance hors de sa bouche créatrice ce que nous appelons ses anges — ἀγγέλων, *mitto*, — c'est-à-dire ces émissions divines, ces courants de vie supérieure qui, dans les couches les moins matérielles de l'Humanité, saisissent les âmes déjà prêtes pour un entraînement plus haut, les pénètrent, les spiritualisent.

et en font des gouttes de sève céleste, des missionnés, des anges parmi les hommes.

Telle est la genèse de ces êtres-frontières, de ces êtres qui appartiennent à un autre règne déjà, quoique revêtus encore de l'enveloppe humaine ; comme les bâtons vivants, les phasmidies, les feuilles vivantes, les zoophytes sont animaux déjà sous l'apparence végétale.

Insistons, car c'est ici, à cette bifurcation hésitante, que nous reconnaitrons plus clairement d'où vient la vie : d'un principe supérieur infusé aux organes. Et vraiment, on pourrait se demander pourquoi la physiologie est dans ses analyses si fort au-dessous de la chimie. Car enfin la chimie se garde de confondre l'oxygène avec l'hydrogène, le comburant avec le combustible, ou même de supposer que le comburant puisse être le résultat du combustible. Comment donc tels physiologistes peuvent-ils admettre que la vie, qui brûle la matière, soit le résultat de la matière ? Non ! la vie est un principe, pas un résultat : il y a une chose existante qui se nomme la vie, comme il y a une chose existante qui se nomme l'oxygène, et tel être est vivant non pas parce que ses organes ont produit la vie, mais parce qu'il incarne en lui la vie : de même que l'hydrogène devient lumineux parce qu'il s'est combiné avec l'oxygène. Un corps lumineux est de la substance unie au principe Lumière ; un corps vivant est de la substance unie au principe Vie. La substance, comme le mot le dit, est la matière, purement passive, réceptive féminine, *sub stans*, qui se tient dessous. La Vie est la Force-Principe, la force active, vivante par soi-même, qui donne force et vie à la substance en s'unissant à elle, comme l'oxygène allume l'hydrogène.

La vie est donc par rapport à la matière hétérogène, hétéronome. J'ajoute que la Vie est universelle, c'est-à-dire une quoique diverse, une quoique fragmentée. Aussi nul si grand ou si petit fragment de vie, uni à quelque fragment que ce soit de substance inerte, ne reste vivant et

actif dans son alvéole de matière, qu'en demeurant toujours uni par des liens invisibles mais sûrs, avec le principe, avec la source de la Vie partout agissante.

Cette seconde vérité apparaît aussi claire que la première à tout esprit intuitif, mais les déductifs en ont un exemple visible dans ce fait suggestif autant que banal du vin enfermé dans les tonneaux d'une cave, et qui ressent, à l'époque de la sève printanière, le même mouvement, la même émotion de vie qui se produit au milieu des vignobles, dans les veines du cep vivant.

Une et diverse, la Vie est le même principe-vie, dans les esprits, dans les corps, dans les âmes, à des degrés divers de qualité, de pureté, plus ou moins éloignée.

Et comme elle est universelle, elle doit être ascendante. Si bas que soit tombée la parcelle de vie, dans quelque vase infime que ce soit, elle reste en communication avec sa source. Or, c'est la loi des vases communicants, que le niveau inférieur tende naturellement à remonter au niveau supérieur.

C'est en effet la loi de la vie déchue dans notre monde inférieur qu'elle tende à remonter vers son principe : instinctivement d'abord, dans les règnes sous-humains ; puis, dans l'homme, librement, par l'effort volontaire, à travers les trois phases successives que nous avons dites. Mais la loi constatée n'est qu'un fait général ; à tout fait, il faut une cause ; à tout fait général, une cause générale ; quelle cause peut attirer en haut tous les êtres, sinon une cause supérieure à tous, c'est-à-dire le principe même, l'universel principe de l'être ? Nous voilà encore ramenés par une autre voie à l'unité originelle et à l'origine supérieure de la Vie. La raison assez facilement s'élève vers cette vision, par le ressort divin qui est en elle, et c'est quelque chose déjà, c'est le premier pas à faire pour que notre être tout entier et toute notre action s'y hausse.

Avez-vous vu, messieurs, au cours de vos navi-

gations, jaillir tout à coup l'énorme vie inconsciente qui git cachée au fond des mers ? Avez-vous vu, les jours d'orage, tous les flots, toutes les vagues s'allumer, de l'électricité que leur mouvement dégage ? Eh bien, imaginez un océan dont toutes les gouttes, dont tous les atomes vivent, dont chaque goutte, dont chaque atome est une âme ; et, fragmentée mais une dans toute cette immensité, vibrant dans chaque atome et la même dans tous, l'électricité devenue consciente. Vous avez quelque idée de la Vie une, infinie, intelligente, et de l'union de tous les êtres divers dans cette unité infinie. O l'heureuse issue de l'évolution, quand cette image matérielle sera l'immense fait spirituel, quand chaque étincelle qui jaillira de chaque âme sera un élan de pur amour mutuel, un éclair de pensée et de sympathie heureuses ; quand de chacune à toutes et de toutes à chacune ce sera éternellement et sans cesse la communion de vie et la fusion réciproque ; quand toutes les âmes déliées de leur corps, quand toutes les gouttes de vie psychique remontées des veines terrestres seront pour toujours fusionnantes dans leur source réintégrée !

Voilà donc, dans ses deux opérations caractéristiques, la seconde phase de l'évolution vitale individuelle : union progressive individuelle de l'élément psychique épuré avec le principe supérieur qui est en chacun de nous ; union progressive de chaque âme spiritualisée avec toutes les autres âmes dans le principe, dans la source, dans l'océan générateur et collecteur des âmes.

Quelles conséquences, pratiquement, doivent découler de cette théorie réalisée ?

Après la sensation béatifique, disons la puissance qui, pour une âme ainsi surélevée, doit résulter de son union de plus en plus étroite avec le Principe-Vie, avec la Force-Principe, et par là comprenons ce que c'est qu'un *miracle*.

Plus on aime la vérité, plus on souffre de voir comme les mots la représentent défigurée à la

plupart des esprits. Il faudra bien du temps encore et bien des protestations avant que ce mot *miracle*, par exemple, en arrive à ne pas mentir; car, malgré lui, il ment, ce mot très saint, lorsqu'il suggère aux irréfléchis ou aux crédules que Dieu puisse faire quelque chose qui soit contraire aux lois de Dieu. Car les lois de la nature sont lois de Dieu certainement, puisque Dieu a fait la Nature et que Dieu ne subit d'autre loi que sa Loi.

Le tort des classificateurs est de prendre pour des lois de simples mesures de capacité. Un arbre a-t-il le droit de dire : « C'est une loi de la Nature que les êtres corporels ne marchent pas ? »

Non ! la vraie, l'unique loi de la nature, c'est l'évolution, et le même élément-force, le même élément-âme, à deux périodes successives de son évolution, est doué de facultés tellement dissimilables que tel acte qui eût été pour lui un miracle à la période précédente, est, à la suivante, un acte naturel. Marcher, quand votre *moi* était arbre, eût fait crier au prodige : ce même *vous*, maintenant qu'il est parvenu à la forme humaine, prouve tous les jours en marchant que la marche ne lui était pas *absolument* impossible.

Il n'y a pas, à vrai dire, d'impossibilité absolue : il n'y a que des impossibilités relatives. N'est-ce pas une tautologie digne de M. de la Palice que la force totale peut tout ? Toute la question de puissance pour un être particulier est donc dans la relation actuelle de cet être avec la Force totale : changez cette relation, et l'impossible devient possible.

Créer un arbre est chose impossible pour cette force minuscule qui s'appelle un homme ; mais la force totale est capable de créer mieux, sans doute, puisqu'elle crée des mondes en si grand nombre qu'on en a pu compter je ne sais combien de millions sur une photographie reproduisant tel minuscule petit coin du ciel.

Beaucoup d'autres choses encore nous sont

impossibles dans l'état actuel de notre être. Mais supposez un homme passé derrière le voile à la phase d'évolution qui suit la phase terrestre : il en sera de l'âme de cet homme comme de l'âme d'un arbre devenue l'âme d'un oiseau : beaucoup de choses lui deviendront naturelles qui lui étaient tout à l'heure impossibles. Supposez de plus que cette âme de l'homme, quoique élevée au règne surhumain, reste ici-bas dans un corps humain au milieu des hommes : les actes surhumains qu'elle opérera, très naturels pour elle, seront surnaturels pour les autres hommes et seront appelés miracles.

Ainsi, réellement, ce qui fait crier au miracle, c'est l'enveloppe du thaumaturge. Mettez un dieu sous enveloppe humaine, les actes naturels du dieu prennent par son enveloppe l'aspect surnaturel, quoiqu'ils soient, pour qui songe au dieu caché sous l'enveloppe, absolument naturels. Comme les *zoophytes*, animaux-plantes, qui, sous l'extérieur d'un végétal, vivent néanmoins de la vie animale, de même entre le règne humain et le règne divin il y a les *théandres* dieux-hommes, ou hommes-christs, hommes tout imprégnés de vie divine. Quoique vivants dans un corps d'homme, en pleine humanité terrestre, les christs vivent néanmoins de la vie supérieure, et leurs actes suprahumains, qui sont miraculeux en raison de leur enveloppe humaine, n'en sont pas moins parfaitement naturels à leur être divin.

Et vraiment ne faut-il pas, pour bien juger les actes, entrer, selon le langage vulgaire, dans la peau du personnage ? C'est donc à sa mesure, non à la nôtre, qu'il faut juger des actes du Christ-Jésus, le Christ parfait, et, si miraculeux soient-ils pour notre impuissance, ils nous apparaîtront naturels pour lui ; impossibles pour nous, qui sommes en communion si imparfaite avec la Force Totale, simples et naturels pour lui, qui est avec la Puissance infinie en communion complète, en totale union personnelle.

Ah ! le miracle n'est pas qu'une âme de Christ

arrive aux qualités prochaines, mais que si peu d'âmes y arrivent. Le miracle est que, tous ou à peu près tous, destinés à nous élever, nous nous abaissions ; faits pour nous dégager de la matière, nous nous y enfonçons toujours plus, même de notre tête incapable de percevoir les choses spirituelles. O homme, je t'en prie, souviens-toi ! souviens-toi que tu es esprit, non pas corps seulement. Et fusses-tu, pauvre âme, comme Lazare, frère de Madeleine, enseveli dans la matière depuis trois jours, depuis trois vies, répandrais-tu déjà tout alentour la triste odeur de ta corruption. *Lazare, Lazare, veni foras !* Ame humaine, âme déchue, dépends-toi des infirmités et des passions du corps, unis-toi à la vie supérieure, communie à la vie divine, et deviens un homme-christ, un homme surnaturel, dès cette vie et pour l'éternité. Amen ! C. M.

FRANÇOIS COPPÉE a toujours aimé les humbles, sans déclamation avec poésie et sincérité. Nous sommes heureux de reproduire en partie ce discours, très remarqué, où parle son âme, naturelle, émue et d'une pénétration si aisée et sûre dans sa simplicité. François Coppée est l'un des rares de ce temps qui ait gardé la santé morale, qui soit délicat sans manière et bon sans affectation et sans hystérie.

Poète, les émotions sociales de son œuvre nous le gardent vivant comme sa langue franche et pure nous le garde eurythmique et mélodieux.

LE SOCIALISME A L'ACADÉMIE

FRAGMENTS ET CITATIONS DU

Rapport sur les prix de vertu

*Lu dans la séance annuelle
de l'Académie française du 16 novembre 1893*

PAR

M. FRANÇOIS COPPÉE

Directeur de l'Académie française

.....
Qu'ils ne se hâtent donc pas de faire le procès
de la charité, tous les réformateurs, calmes ou

impatiens, qui rêvent d'abolir la misère. Contre cette maladie sociale, nous n'aurons point, d'ici à bien longtemps, d'autre spécifique. Et, quand même les problèmes qui se posent si imperieusement aujourd'hui seraient résolus, quand même les rapports de celui qui possède et de celui qui travaille, de celui qui jouit et de celui qui souffre, seraient réglés à la satisfaction de tous, quand même un Code nouveau, Code de prévoyance et de réparation, protecteur de l'enfance, pieux pour la vieillesse, indulgent pour toutes les infirmités de l'homme, veillerait paternellement sur lui du début à la fin de son existence, il y aurait encore, de par le monde, bien des infortunes et bien des injustices. Les Solons de l'avenir ne pourront jamais inscrire sur leurs programmes et voter dans leurs Assemblées le désintéressement et la bonté obligatoires, ni remédier, par décrets, à l'égoïsme des uns et aux faiblesses des autres. Il y aura toujours des pauvres parmi nous. Et, grâce au ciel, il y aura toujours des riches qui s'appauvriront pour les secourir et spectacle plus consolant encore, des pauvres qui, n'ayant à donner que leur temps, leurs soins, leur dévouement, leur tendresse, les donneront spontanément à leurs frères en indigence et feront apparaître aux yeux de tous la vertu dans ce qu'elle a de plus admirable et de plus touchant.

C'est à ces pauvres au cœur si prodigue que M. de Montyon et ses généreux imitateurs ont légué des récompenses, et c'est le plus honorable et le plus doux privilège de notre compagnie d'avoir à les leur décerner.

De toutes les œuvres de miséricorde qu'ils accomplissent, les plus urgentes et les plus essentielles sont assurément celles qui s'adressent à l'enfance et à la vieillesse. Rien de plus douloureux que de voir dans le dénuement et dans l'abandon ceux qui ne peuvent pas encore et ceux qui ne peuvent plus gagner leur pain. Ce spectacle a été intolérable pour M. l'abbé Colombier, à Albi, et pour M^{le} Marie Danesi, à Bastia. Il s'est dé-

voué aux orphelins, elle s'est dévouée aux vieillards. En donnant à chacun d'eux un prix de 2,500 fr. sur la fondation Montyon, vous ne pouviez rêver de lauréats plus dignes et plus intéressants.

L'abbé Colombier n'a que trente-trois ans, mais ce jeune prêtre a derrière lui un long passé de vertu chrétienne. Pour moi, je ne puis me le représenter que sous les traits du saint Vincent de Paul des images populaires ramassant des enfants tout nus dans l'angle des murailles. Dès 1886, il en recueille un, sans famille, puis un autre, pauvre martyr qu'une marâtre torturait, puis un autre encore, que sa mère, venue de Paris très malade et morte à Albi, laissait sans protection aucune. L'abbé Colombier n'a que de très modestes ressources. C'est déjà pour lui une charge très lourde, pensez-vous, que d'élever trois petits garçons. Mais, comme dit le proverbe, quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Aujourd'hui, chez l'abbé Colombier, il y en a pour quatre-vingts. C'est un miracle qui assure bien des miracles, la supériorité d'être incontestable.

L'abbé Colombier a commencé par se faire prêter une petite maison; puis des dons sont arrivés, le nombre des enfants s'est accru. L'abbé s'adjoignit alors, pour l'aider, d'abord ses parents, puis quatre religieuses, puis un autre prêtre, qui rivalisèrent avec lui de zèle et de dévouement. Un des caractères de la charité, c'est qu'elle est contagieuse. Cela se gagne. L'abbé Colombier l'a donnée à tout le département du Tarn. Vous auriez plaisir à lire les nombreuses signatures qui le recommandent à l'Académie. Vous y verriez pêle-mêle des noms de personnages officiels et de réactionnaires bien reconnus pour tels. Sa petite république d'orphelins ne compte que des ralliés. N'est-ce pas encore un autre miracle? A sa façon, l'abbé Colombier travaille à l'apaisement politique; il réconcilie, au moins momentanément, tous les partis dans

la bienfaisance. Les enfants d'adoption de ce digne homme possèdent à présent une maison, des terres qu'ils cultivent, des ateliers où ils font leur apprentissage, et Albi, qui n'avait point d'orphelinat pour les garçons, est à présent très fier du sien et peut le donner pour modèle.

A Bastia, c'était un hospice pour les vieillards qui faisait défaut. Comme M. l'abbé Colombier, M^{lle} Marie Danesi n'a pas mis plus de six ans à combler cette lacune, et, par son initiative, par ses tenaces et constants efforts, elle a doté sa ville natale de l'établissement qui lui manquait. A la mort de son père, M^{lle} Danesi hérite de 7,000 francs : c'est toute sa fortune. Sans hésiter, elle la consacre immédiatement à la vieillesse sans asile. Tout d'abord, elle loue un appartement de sept pièces, moyennant 18 francs par mois, — nous sommes loin, comme vous le voyez, des prix de l'avenue de l'Opéra, — et s'y installe avec une dizaine de vieux indigents des deux sexes, vivant avec eux, les servant, subvenant à tous leurs besoins.

Ce qu'il y a de particulièrement touchant dans ce genre de bonnes œuvres, ce sont leurs débuts, toujours médiocres et cachés, et l'admirable témérité de ceux qui les entreprennent. Quand on imagine cette excellente fille, dans son étroit logis, soignant de ses mains maternelles sa famille de vieux enfants, certes on est attendri ; mais si l'on songe qu'elle n'a que 7,000 fr. dans son tiroir, on ne peut s'empêcher de se dire : « Cela ne durera pas ! C'est absurde ! » Eh bien, non ! C'est très raisonnable. Car il n'y a pas que le mal qui finisse par se savoir ; le bien aussi, poussé à cette limite, est en quelque sorte scandaleux. Toute la ville apprit la sublime imprudence de M^{lle} Danesi. On lui vint en aide. Mais, comme toutes ses pareilles, elle était atteinte du délire des grandeurs. Dès que ses ressources furent augmentées, elle ne se contenta plus d'un appartement et de quelques hôtes : ce fut une maison tout entière, et vingt, puis bientôt trente

vieillards qu'il lui fallut. Le croiriez-vous ? Ceux qui l'avaient soutenue jusqu'alors de leurs sympathies et de leurs subsides ne se découragèrent pas. Que dis-je ? Ils partagèrent sa folie ambitieuse, si bien que Bastia possède maintenant un hospice qui compte quarante pensionnaires. Ce n'est encore qu'un pavillon, mais construit de façon à devenir, un jour, l'annexe d'un établissement plus considérable ; et soyez sûrs que l'infatigable M^{lle} Danes., qui a créé dans toute la contrée une rivalité de dévouement et de sacrifices, une véritable passion pour le bien, ne perd pas de vue ses projets d'agrandissement. Je ne serais nullement surpris d'apprendre qu'elle n'attendait plus que vos 2,500 francs pour appeler les maçons.

J'ai le devoir, Messieurs, de rendre en votre nom un éclatant hommage à ceux qui mettent au service de la charité leur esprit d'entreprise et de propagande, leur besoin de fonder des établissements durables ; mais je suis peut-être encore plus ému, je l'avoue, et je voudrais vous faire partager mon émotion, devant ceux qui, plus faibles et plus timides, ne réclament, pour faire le bien, aucune assistance, n'y consacrent que leur effort personnel, et qui, pourtant, accomplissent, à eux tout seuls, modestement et discrètement, des actes de vertu d'une beauté suprême. Je vous en citerai quelques exemples.

En 1866, un Wurtembourgeois, du nom de Louis Weisser, vint s'établir à Lonze, dans le département de la Haute-Marne, avec sa femme et quatre filles, et il avait su gagner l'estime de tous par sa douceur hypocrite. Mais, au moment de l'invasion, cet abject personnage, jetant le masque, devint un de ces louches trafiquants qui suivent les armées et partit avec les fourgons allemands, en abandonnant pour toujours sa famille. Quelle situation pour la mère ! Elle est Française, mais mariée à un ennemi, à un espion peut-être : personne ne voudra la secourir. Si fait ! La magnanime pitié habite dans le cœur d'un ouvrier maçon et de sa femme, les époux

Coiffier. Grâce à eux, l'abandonnée, qui tombe malade de chagrin et meurt deux ans plus tard, ne manque de rien jusqu'au dernier jour. Elle laisse quatre orphelines. Sans hésiter, les époux Coiffier en prennent deux, bien qu'ils aient eux-mêmes quatre enfants. Et leur dévouement ne s'est jamais démenti, car voilà vingt ans de cela, et, l'année dernière, ils mariaient celle de leurs deux filles d'adoption qui vit encore, et qui est devenue une sage et laborieuse personne, à un brave compagnon charpentier qui l'aimait depuis son enfance. J'ai tenu à vous conter cette émouvante anecdote, entre tant d'autres, parce que j'y trouve une preuve de la générosité de notre race. Voilà ce qu'on a fait, dans un village de France, pour la famille d'un vagabond allemand !

Ce n'est pas seulement au village que fleurit la vertu : nous allons la découvrir, s'il vous plaît, dans une des plus sombres et des plus étroites venelles du vieux Paris, dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il y a quelques années, les époux Bourzat, celui-ci infirme, celle-là malade, avaient ouvert là une petite crèmerie. Tous les flâneurs connaissent bien la physionomie de ce genre d'établissement, avec sa vitrine invariablement ornée de deux grandes terrines, l'une de riz au lait et l'autre de crème au chocolat. Dans la plupart des crèmeries, le chiffre d'affaires est généralement très médiocre. Il était presque nul dans la boutique de la rue de l'Hôtel-de-Ville, parce que les Bourzat, comme on dit vulgairement, étaient trop bons. Ils avaient pour convives habituels des pauvres, des infirmes, des enfants affamés, à qui l'on ne refusait jamais la nourriture ; et le fils de la maison, le jeune Louis Bourzat, qui tient de ses parents les sentiments les plus charitables, leur amenait sans cesse de nouvelles pratiques et augmentait ainsi cette onéreuse clientèle. Ce fut d'abord une vieille femme, puis un vieux professeur qui avait donné à Louis des leçons de grammaire et qui, tombé dans la pire détresse, menaçait de se suicider. L'enfant sup-

plia sa mère de le garder à la maison : on l'y conserva six mois, partageant avec lui le peu qu'on avait. Au vieux professeur succéda une femme aveugle. Louis l'aidait à manger, lui découpait ses morceaux, lui glissait parfois dans la main quelques sous, ses économies d'écolier. On recueillit encore, chez ces bonnes gens, une pauvre fille à jambe de bois, atteinte d'une maladie incurable. Je n'ai pas la prétention de vous étonner, Messieurs, en vous apprenant que les Bourzat n'ont pas fait fortune ; tout au contraire, ils durent fermer leur crèmerie. Ce fut la misère. Mais aujourd'hui, Louis a dix-sept ans ; il est menuisier, gagne sa journée. Modèle de piété filiale, il fait vivre ses parents ruinés, tout en restant fidèle à leurs traditions de dévouement et de bonté. Dans ces temps derniers, il a installé dans sa chambre et soigné jusqu'à la dernière heure un de ses camarades, un ouvrier comme lui, à qui jadis il avait appris à lire et qui se mourait de la poitrine. Aujourd'hui, il prend soin du tombeau de son ami.

Ces petits crémiers de la rue de l'Hôtel-de-Ville, qui furent de si détestables commerçants, mais qui soulagèrent tant d'infortunes dans leur voisinage, méritaient, certes, un prix de vertu : vous avez cru mieux faire et les récompenser encore plus en attribuant ce prix à leur excellent fils, malgré son extrême jeunesse. Ces âmes délicates comprendront votre intention. Vous encouragez ainsi ce jeune homme à marcher toujours dans la bonne voie, et vous honorez le père et la mère qui lui ont enseigné de tels principes et donné de tels exemples.

Ne quittons pas encore Paris, notre cher Paris, si calomnié parce qu'il est si charmant. Ses ennemis y viennent chercher des plaisirs, pas toujours innocents ; puis, de retour dans leurs mornes foyers, où désormais ils ne pratiquent apparemment que la vertu, ils ne parlent plus qu'avec une extrême sévérité de ce lieu de perdition. Paris, du reste, ne s'en émeut guère, sa-

chant qu'il en est des villes comme des femmes, que la plus aimable et la plus belle est la plus exposée aux médisances, et que le vice n'est nullement incompatible avec la laideur et l'ennui. Dans le livre d'or où vous enregistrez tant de bonnes actions, votre rapporteur, qui est un vieux Parisien, a eu la fierté de rencontrer le nom de son pays natal sur bien des pages : permettez-lui de vous en lire encore une.

M^{me} Baube, née Madeleine Poulalion, n'avait que dix sept ans quand elle entra au service d'une de ses parentes, M^{le} Morand, qui dirigeait un petit pensionnat de la rue Lacedes. C'est, vous le savez, un quartier de très pauvres gens. L'institutrice était âgée déjà, et l'établissement ne prospéra point. Tout de suite, les gages de Madeleine furent supprimés. Loin de s'en plaindre, elle donna tout ce qu'elle possédait, apprit le métier de brodeuse afin de gagner le pain pour deux, puis, l'ouvrage lui manquant dans ce métier, se remit en place ailleurs, sans jamais abandonner sa maîtresse. Un honnête employé, M. Baube, épousa Madeleine. D'accord avec lui, elle prit alors chez elle, dans son très modeste ménage, M^{le} Morand, qui venait d'être frappée de paralysie, et lui prodigua des soins incessants. La pauvre vieille s'est éteinte, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans les bras de son ancienne servante, devenue sa filiale amie.

Remarquez ici, Messieurs, ce caractère de persévérance dans le bien que vous exigez avec raison de vos lauréats. Les Espagnols, qui se connaissent en bravoure, disent rarement : « Un tel est brave », mais bien : « Un tel a été brave, tel jour, en telle circonstance. » Ils n'ont pas tort d'être si réservés. Les grandes vertus, le courage comme la bienfaisance, ne valent que si elles durent et si elles sont toujours prêtes. Combien peu sont bons comme le Cid était brave, toujours ! Mais vous pouvez dire de l'humble femme dont je viens de vous parler qu'elle est bonne, parfaitement et continuellement bonne.

Son dévouement, qui n'a connu aucune lassitude, aucune défaillance, et qui lui coûte aujourd'hui la santé, a duré pendant vingt-six ans.

Au moment où je dévoile devant vous, pour une minute, tant de belles actions cachées, où je résume en trois lignes tant d'infatigable bonté et de patience héroïque, où je consacre le temps que dure une phrase à toute une longue vie d'abnégation, je ne me dissimule pas, Messieurs, combien, malgré sa sincérité, l'éloge est insuffisant que je donne à ces gens de bien, et je me demande aussi ce qu'ils en penseront. La plupart d'entre eux seront, je le suppose, très surpris d'avoir été loués publiquement pour des actes qui leur semblent tout naturels ; et, comme ils ne savent pas, au moins pour la grande majorité, ce que c'est que l'Académie française, ils s'en informerront. On leur répondra que c'est une réunion de lettrés, de savants, de grands seigneurs, et leur modestie sera sans doute confuse que de tels personnages aient daigné s'occuper d'eux.

Car ils sont tous ou presque tous des ignorants. Par exemple, Gasparde Bovagnet, à la Bridoire (Savoie), dont le père est aveugle, la mère folle, dont les trois frères, devenus veufs, sont rentrés à la maison paternelle avec leurs enfants au nombre de dix, Gasparde Bovagnet, qui est la providence de tout ce petit monde, ne lit sans doute que ses prières. Olympe Flageollet, à Audruicq (Pas-de-Calais), dont le père, incorrigible ivrogne, gaspillait son salaire, et qui a passé ses jours et ses nuits à rempailler des chaises au chevet de sa mère, gémissant sans cesse d'une maladie intolérable, Olympe Flageollet pourrait bien ne pas savoir signer son nom ; et Louis-Adolphe Chartier, à Pecqueuse (Seine-et-Oise), pauvre homme d'équipe sur le chemin de fer, qui, bien que chargé de famille, a gardé, élevé, marié un nourrisson abandonné par les parents et qui, encore aujourd'hui, en entretient un autre, Louis-Adolphe Chartier est indifférent, je le crains, à nos discussions sur la réforme de l'orthographe.

Quand ils apprendront quelle célèbre et docte compagnie a la mission de les récompenser solennellement, ils trouveront, dans leur naïveté, que nous leur faisons beaucoup d'honneur.

Ce qu'ils ne soupçonneront pas, c'est que votre rapporteur, en ce moment même, se demande s'il est digne de les louer, et que beaucoup d'entre vous, devant qui je retrace ces belles existences, éprouveraient, à ma place, le même scrupule. Car ces simples d'esprit possèdent ce que nous n'avons pas, nous, ce que ne peut donner l'art ni le savoir, c'est-à-dire la certitude absolue d'avoir toujours été bienfaisants et utiles. Hélas ! Nous vivons dans un temps de trouble et d'inquiétude, où les fruits de l'arbre de science sont parfois bien amers. Dans tous les ordres d'idées, que d'illusions perdues ! que de rêves évanouis ! Les doctrines pour lesquelles nous nous sommes passionnés, les opinions que nous avons défendues avec tant d'ardeur étaient-elles vraiment bonnes et salutaires ? Qui de nous se flatte d'avoir atteint l'idéal de vérité ou de beauté toujours poursuivi ? Dans notre œuvre, que d'imperfections et que d'erreurs ! Tel philosophe renie douloureusement ses croyances d'autrefois. Tel écrivain rougit d'une page de sa jeunesse ; et cet homme d'Etat se frappe en secret la poitrine et s'avoue avec désespoir qu'il a mal servi son pays.

Quelle paix délicieuse, au contraire, chez ces pauvres gens dont chaque journée et chaque heure de la journée furent toujours consacrées à ce qui est incontestablement le devoir. Ils sont sûrs, absolument sûrs d'avoir fait le bien. Et, en les admirant, nous en arrivons à les envier, ces pures consciences que n'assombrit jamais l'ombre d'un regret, d'un mauvais souvenir. Nous les envions... Oui, jusqu'à ces vieilles domestiques qui non seulement ont fait abandon de leurs gages quand le malheur a frappé les maîtres, mais qui les aident dans leur détresse en tirant l'aiguille ou en filant le rouet.

Qu'ils le sachent bien, tous ces êtres qui n'ont

jamais vécu que pour autrui, loin de nous croire leurs supérieurs, c'est nous, les hommes d'étude et de pensée, qui sommes honorés d'avoir à saluer leurs vertus, et qui le faisons avec mélancolie ; car ils nous enseignent que le cœur a le pas sur l'esprit ; car nous découvrons dans leur âme ce calme moral que ne nous ont pas donné toutes les ressources de l'intelligence et qu'ils ont trouvé dans le simple exercice d'un instinct.

J'ai prononcé le mot, mais gardez-vous bien de le prendre en mauvaise part. Le propre de l'instinct, c'est d'abord de ne pas raisonner et puis de ne se tromper jamais. Cette définition convient parfaitement à la charité. Je viens de le dire, et j'y insiste. Si l'on consulte la philanthropie ordinaire, elle répond presque toujours par un veto, tout au moins par beaucoup de restrictions, à toute velléité charitable. Elle veut que le soulagement de la misère individuelle soit subordonné à un plan d'ensemble ; elle exige chez les vaincus de la vie tant de qualités que, s'ils en possédaient seulement une ou deux, comme la tempérance et l'amour du travail, ils auraient remporté la victoire. On pourrait parodier ici la célèbre phrase de Figaro : « A toutes les vertus qu'on exige d'un pauvre, combien peu de riches seraient dignes de recevoir l'aumône ! »

La charité, au contraire, ne fait pas d'enquête préliminaire ; elle ne cherche pas les causes de la souffrance qu'elle rencontre. Elle trouve un infirme, et elle l'adopte, sans se demander si l'inconduite n'est pas la cause première de ses infirmités. Comme ces ménagères pour qui le désordre et la négligence sont des ennemis personnels, et qui, devant un meuble déplacé ou un paquet terni rangent et brossent avant de rechercher qui, dans la maison, a péché contre la propreté, il y a des natures qui ne peuvent voir la souffrance sans la soulager. Si vous leur demandez pourquoi, elles vous répondront simplement que c'est plus fort qu'elles. Elles ont raison : une force supérieure les pousse, obscure et divine, comme toutes les

forces naturelles. N'essayez pas de discuter avec ces natures-là, de les convaincre qu'elles ont tort de céder ainsi à l'inconnaissable, de leur dire que la raison doit tout dominer et tout expliquer. La raison est courte et la foi est sans limites ; à se mesurer avec certains mystères, l'esprit humain est toujours vaincu.

(A suivre).

La Mission de la France

Oui. Pourquoi ne dirais-je pas franchement ma pensée ? Je crois que la France a une mission dans le monde. Mais ce ne sont certes pas les ministres qui se succèdent à notre Parlement qui la comprennent et qui la servent.

Il y a deux manières de réaliser le Progrès, qui est la loi du monde : par l'*Evolution* ou par la *Révolution*. Ceux qui ne se font pas les serviteurs intelligents et dévoués de l'évolution, en accordant les justes réformes que réclament à cor et à cris les malheureux et les déshérités, nous conduisent à une révolution indispensable et nécessaire, dont toute la responsabilité leur incombera. Ne sommes-nous donc pas tous enfants du même Père céleste et tous frères ? Si nos gouvernants étaient un peu plus chrétiens, ils auraient l'intelligence un peu plus ouverte, et surtout le cœur.

Il faut savoir juger les concessions qui doivent être faites, et, les voyant bien, les accorder loyalement et courageusement, sans orgueil et sans entêtement, et ne pas attendre avec un cœur léger le moment où la Révolution viendra crier de sa voix de tempête : *Trop tard !* comme cela est arrivé si souvent déjà.

Il y a un fait bien certain, et bien volontairement aveugle celui qui ne le voit pas, c'est que, si la haute société nage dans le bien-être, dans la basse c'est la plus grande misère qu'on voit régner. En haut des fortunes extravagamment colossales quand, en bas, l'or meurt de faim. Est-ce là du Christianisme ?

L'honneur de la France est de donner l'exemple et de remplir sa belle mission providentielle en changeant cet état social mauvais, pour le rempla-

cer petit à petit, mais le plus tôt possible, par un autre qui soit meilleur et permette à tout le monde de vivre.

Il faut lire cet admirable livre du grand citoyen qui vient de mourir (indignement renié par une Eglise à l'agonie dont il était la gloire,) intitulé *Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau*, pour bien comprendre ce qu'est notre époque et ce que les peuples chrétiens réclament. Voici ce que notre grand abbé Roca dit à la page 22 en un splendide élan d'enthousiasme :

« L'heure est solennelle ! Jamais l'Humanité n'a traversé de crise comparable à celle qui s'est ouverte avec la glorieuse Révolution de 1789, et qui, de nos jours, entre en France dans sa période la plus aiguë, pour le triomphe du Saint-Evangile, comme pour l'honneur et la gloire de la *Fille aînée de l'Eglise* et du *Soldat du Christ*. *Gloria Dei per Francos*.

« C'est dans l'Paris, *cerveau du monde*, comme on l'a dit, que se débrouillera le chaos fermentiel de la grande Genèse sociale ; c'est dans cette *fournaise cyclopéenne*, comme on l'a dit aussi, que sont forgées par le plus lumineux des Génies¹ qui président aux destinées des nations, les institutions nouvelles qu'attend la chrétienté et qui feront le tour de la terre. Nous sommes en travail pour la Planète entière.

« Toutes les civilisations qui ont précédé la nôtre, — et nous savons par Platon, par Aristote, et surtout par les Mahatmas si elles ont été nombreuses ! — toutes sans exception, sont venues sombrer sur ce cap des tempêtes sociales, qui se dresse devant nous, en ce moment, et qu'il est impossible d'éviter, quoi que fassent les opportunistes.

« Courage, ô ma Patrie, noble fille du Christ : courage ! et de l'avant sans peur ! Mais il te faut

1. Le Génie de la France est l'Archange saint Michel, le chef des milices célestes qui se sont mises en branle de nos jours pour livrer au Prince des ténèbres la bataille décisive dont le résultat final sera la délivrance du monde.

la Foi, la foi dans ta mission, la foi dans ton propre génie, qui est le génie même du Christ-Rédempteur. A ces inspirations divines répondent bien tes aspirations humanitaires. L'idéal qui te passionne est l'idéal de son Saint-Evangile, et cette soif de justice qui te dévore, c'est lui, le Christ, qui te l'a mise au cœur. Et tu n'en sais rien ! chevaleresque et folle enfant, si privilégiée par ton Dieu, si aveugle et si ingrate à son égard ! Tu te mens à toi-même.

« O ma Patrie, reconnais-toi. Reprends possession de ta destinée, et d'un signe de croix dissipe ton erreur, chasse l'obsession qui te poursuit, débarrasse-toi pour toujours des politiciens qui t'égarent, qui t'exploitent et te grugent. Vois donc : « Ton Royaume est, après celui des cieux, le plus beau de la terre ! » comme l'avouent tes ennemis eux-mêmes. »

« Tu fus baptisée la « Nation Christ » ; tu es en effet le Christ-Nation ! C'est là ton triomphe ! Salue ton génie dans le génie de la rédemption ; salue le génie de la rédemption dans ton propre génie. Voilà tout le secret de notre force nationale et de notre Apostolat humanitaire. »

Il faudrait pourtant que nos gouvernants comprennent enfin nettement cette grande loi des renouvellements et des transformations physiologiques opérant dans l'ordre économique, religieux et social, et, foulant aux pieds l'affreux égoïsme inhérent à la richesse et à l'ambition, fissent la juste part des mérites et des besoins de tous.

Ce souffle nouveau, qui est en train de prendre possession du monde, c'est celui du grand Socialiste de la Judée, celui de Jésus-Christ lui-même et qui, depuis 1789, crie par-dessus les toits : *Liberté, Egalité, Fraternité, Solidarité, Tolérance, Mutualité*, partout.

L'Eglise aurait pu se mettre à la tête de ce beau mouvement national. Elle ne l'a pas fait, endormie qu'elle est dans des dogmes surannés et dans les délices de Capoue. Cela eût eu lieu cependant, si le bas clergé n'eût point eu les mains liées par un despotisme césarien qui le maintient dans le plus inintelligent et le plus honteux esclavage. Il eût dirigé le

mouvement et l'eût empêché de dévoyer et de devenir antireligieux.

Mais voici déjà que de braves et dévoués prêtres des villes et des campagnes se revoltent et s'insurgent contre l'outrageant Nemrodisme (voie du Tigre) de leurs orgueilleux évêques. Je ne citerai qu'un cas entre mille. C'est M. Duchâtel, curé de Caumont (Pas-de-Calais), obligé de donner sa démission devant la *chrétienne* bienveillance de l'évêque d'Arras. Celui-ci, après lui avoir promis une cure plus lucrative, le paie de loyauté en l'envoyant en disgrâce dans la petite cure de Latre-Saint-Quentin.

« Ma conscience écrit ce brave curé légitimement révolté, est intacte et ne me reproche rien. Quant à mes opinions personnelles, est-ce donc un crime de lire le *Journal de Montreuil* au lieu de lire *La Croix* ? Est-ce un crime d'être républicain, quand Léon XIII a ordonné à tous ses fidèles le respect des institutions que la France s'est données ? Si c'en est un, monseigneur, à vos yeux et aux yeux de ceux dont vous écoutez les conseils, c'est le seul que j'aie commis. Si cela suffit pour être traité à l'évêché d'Arras comme un mauvais prêtre, je ne veux pas rester un instant de plus. Je me contenterai d'être un bon citoyen. Je vous adresse, monseigneur, ma démission de curé de Caumont, et je quitte le clergé. »

Il a bien raison, l'honnête homme ! Les honnêtes gens ne doivent pas prêter l'appui de leur haute personnalité aux oies qui se parent des plumes du paon. C'est ainsi que mon noble ami l'abbé Roca, que tout le monde a connu si honnête, si droit, si juste, si dévoué, si courageux, si savant, a été *bassement* honni, insulté, méprisé par ce faux disciple du Christ qui s'appelle l'évêque de Perpignan, qui a voulu qu'on l'enterrât comme un chien.

C'est dans les évêchés que se sont réfugiés les derniers vestiges de l'odieux Césarisme que le Christ est venu condamner et tuer. Il serait temps cependant que nos braves prêtres soient laissés libres ; ils se mettraient à notre tête, et la France accomplirait plus facilement sa noble mission.

. Mais ces Césars n'écouteront rien. Il n'y a pas de tels sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

Eh bien ! que ce soit donc nous, chrétiens sans fanatisme et au cœur plein d'amour, qui jetions le cri d'alarme et l'ancre de salut, et, laissant bien loin derrière nous ces temps de barbarie où la force prime le droit, écrivons dans les plis glorieux et triomphants de notre drapeau : PAIX, JUSTICE ET DROIT, pour tout le monde.

Si le pape voulait cependant, il sauverait la chrétienté. Le peut-il ? Ce grand savant, l'abbé Roca, nous répond : oui. A lui seul appartient, paraît-il, le Verbe sacré qui doit dévoiler aux yeux de tous *l'ineffable secret* de la Rédemption sociale, qu'il a fallu tenir caché jusqu'à présent. Écoutons-le encore :

« Oh ! vous le direz ce mot magique, n'est-ce pas, Saint-Père ? Vous le révélez cet Arcane adorable, car c'est pour cela que vous avez hérité les clefs qui furent remises à saint Pierre. *Ad quem ibimus, Domine* (Joan., VI, 69). — A qui irions-nous ? Qui peut, excepté vous, qui peut l'ouvrir sur la Terre, ce Royaume des Cieux, fermé sur nos têtes depuis près de 6.000 ans ?

« Je l'ai toujours eue, cette foi dans les *clefs* ! Je l'ai plus que jamais, aujourd'hui qu'elle s'est transformée chez moi en vision scientifique, en évidence rationnelle. Rien ne me séparera de vous, Saint-Père. Tous les prêtres ne me comprennent peut-être pas encore ; mais j'ai idée que Rome me comprend, et me bénit, *in petto* ! J'ai pu parler au Vatican, devant les cardinaux. J'ai pu parler ailleurs, devant des nonces et des archevêques. S'ils ne m'ont pas ouvertement encouragé, ils ne m'ont pas non plus fermé la bouche. Le cardinal ministre d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII, monseigneur Jacobini, à qui j'offris un jour de briser ma plume s'il consentait à prendre devant Dieu la responsabilité de cet acte, me répondit : *Je m'en garderais bien !* Et le cardinal Guibert, archevêque de Paris, me le dit en me bénissant : *Vous pourriez avoir raison : l'avenir le dira.* Je citerais d'autres témoignages

de ce genre, si je ne craignais d'être indiscret. »

Et voilà le saint que le MONSEIGNEUR de Perpignan a fait enterrer comme un chien. Je le demande à tous les nobles cœurs : lequel des deux, de l'ignorant persécuteur ou du grand martyr, aurait plutôt mérite d'être enterré comme un chien ?

RENÉ CAILLIÉ.

Lettre inédite de l'abbé Roca

A M. RENÉ CAILLIÉ

Château de Pollestres, le 6 juin 1887.

Bien-aimé frère en Jésus-Christ,

Je suis bien en retard avec vous, et je me demande si ma négligence ne vous fait pas douter de la profonde et sincère sympathie que j'éprouve pour vous.

Mais vous avez la foi robuste, celle du cœur surtout, et je suis persuadé que vous savez trouver mille raisons pour m'excuser. Aussi, je n'ai pas besoin de vous dire combien il m'est difficile, pour ne pas dire impossible, de tenir pied à toutes mes obligations.

Ma correspondance s'accroît de jour en jour, et, de ma part, elle est presque toujours en souffrance, faute de temps, et aussi par la nécessité où je me trouve encore de ménager mes pauvres yeux. Je ne le fais pas toujours, je ne le fais pas assez ; je les surmène, et je m'aperçois que je recule au lieu d'avancer dans ma guérison. C'est mon livre qui me préoccupe fort ! Il n'avance pas. A proprement parler, il n'est pas encore commencé, et Dieu sait quand je pourrai le publier.

Merci, cher ami, frère bien-aimé, de tout ce que vous me dites d'aimable et de flatteur au sujet de ma lettre imprimée dans l'*Aurore*. M. de S*** n'en a pas été content, et je ne sais pas encore ce qu'en pense la rédaction du *Lotus*. J'ai envoyé ce matin à la *Tribune du clergé*, organe indépendant des prêtres nombreux qui se

rallient à la civilisation moderne, un long article qui fera certainement sensation dans toutes les sacristies et dans tous les palais épiscopaux, sans excepter le Vatican. Je serai désapprouvé sans doute encore par de S**, et peut-être par de Guaita ; mais ma conscience m'oblige à tenir ce langage, et ce n'est pas vous, certainement, qui me blâmerez d'avoir lancé ce hardi coup de trompette. Je vous ferai expédier ce numéro dès qu'il aura paru.

J'ai reçu tout à l'heure la dernière livraison du *Messenger*. Je ne sais pas comment votre nom est venu à ma pensée, des que j'ai vu le titre de l'article *Religion de Platon* avant de lire la signature, de l'autre côté de la feuille. Je vous félicite de ce beau travail. La doctrine me semble orthodoxe, et je l'aurais signée des deux mains, sauf l'endroit où vous parlez des Christs qui s'incarnent dans tous les mondes et aux divers âges de l'humanité, sans faire cette distinction capitale que tous ces Christs successifs sont des avatars précurseurs, et comme des préludes temporaires de la suprême incarnation du véritable Christ qui est le Verbe éternel lui-même, substantiellement uni à la nature humaine dans la personne adorable de Jésus-Christ, Rédempteur universel de tous les hommes, n'importe le globe sur lequel ils habitent. Le système de Ptolémée, qui était un véritable initié, n'a été tourné en ridicule et n'a été rejeté par les savants, que parce qu'il n'a pas été compris. Il est vrai qu'il s'était mal exprimé : la terre n'est pas le centre de l'univers, au sens physique et astronomique ; mais elle l'est au sens moral et spirituel. Elle est le lieu des ferments et des germes, le point de départ, et par là même central de toutes les évolutions et de tous les développements dont la substance spirituelle est susceptible à partir de l'état rudimentaire dans lequel cette substance se manifeste dans l'âme humaine des habitants de notre planète.

La doctrine de Swedenborg jeta un grand jour

sur cette vérité. Vous savez que, pour ce voyant extraordinaire, il n'y a pas un seul esprit, ange, archange, ainsi de suite, à travers les neuf sphères concentriques qui finissent aux chérubins dont l'ordre touche de plus près à la substance divine, pas un esprit céleste qui n'ait été d'abord terrestre, homme comme nous. Il me semble que, formulée ainsi, la doctrine de Swedenborg est trop absolue ; pour qu'elle fût totalement vraie, il faudrait que la révolte soulevée par Lucibel dans les régions célestes ou spirituelles eût été générale et que tous les neuf chœurs, rebelles ensemble, eussent été précipités dans les ténèbres des enfers depuis le premier des anges jusqu'au plus élevé des séraphins ; ce qui est contraire à l'enseignement catholique. Mais elle est vraie dans ce sens qu'il y eut des révoltés et par conséquent des précipités dans tous les rangs des neuf ordres. Or, pour se relever de leur chute, pour remonter du fond des enfers, des limbes et du purgatoire qui constituent notre monde à nous, il a fallu que tous ces Esprits déchus (que nous sommes nous aussi) passent par l'incarnation embryonnaire et primaire, et par la purgation de notre mode d'existence ici-bas, *in inferos*, c'est-à-dire dans les lieux inférieurs, dans ces prisons matérielles où nous expions notre crime, notre révolte. Vous avez été, j'ai été, nous avons été tous des insoumis, des insurgés, et nous voici au bagne, aux galères, trainant la chaîne et le boulet de la chair, suant à la peine dans ces travaux forcés auxquels nous nous sommes condamnés nous-mêmes. Mais nous en sortirons ; votre patte se redressera, mes yeux se remettront, l'ouïe sera rendue à tous les sourds, la vue à tous les aveugles, le mouvement à tous les paralytiques, la santé à tous les malades, la vie à tous les morts, etc., etc. En un seul mot la terre est la prison centrale de tous les mondes, ou, si vous préférez, la Nouvelle-Calédonie des régions célestes.

Pour ma part, je ne crois pas qu'il y ait des Messies ou des Christs qui s'incarnent ailleurs que chez nous, par la raison bien simple qu'en donne Flammariion : le point de départ, les origines et le début de la vie humaine, ou de l'Humanisation se fait sur cette terre et pas ailleurs. J'admets la théorie des réincarnations successives, mais par voie d'évolution ascendante, comme le *Sohar*, excepté, toutelois, les cas fort rares où le coup d'essai a raté et où l'humanisation ne s'est pas produite.

Alors l'esprit replonge dans la matière pour s'y revêtir de notre nature. Mais une fois cette nature assumée, c'est pour toujours ; l'esprit ne la perd plus. Ceci est un dogme catholique et kabbalistique : *Spiritus quod semel assumpsit, nunquam dimisit*. En s'élevant de sphère en sphère, pour suivre son ascension vers le lieu de son origine angélique à travers ces demeures multiples dont parle Jésus-Christ, en termes fort clairs : *In domo Patris mei multæ mansiones sunt*, l'esprit, le pauvre ange déchu, se revêt de substances matérielles qui sont en affinité avec l'essence de la nature humaine qu'il n'a pas perdue et qu'il ne peut jamais perdre... et c'est ainsi que chaque nouvelle incarnation l'aide à remonter l'échelle ascendante de sa complète réintégration, à moins pourtant que de nouvelles culbutes ne viennent par sa faute retarder cette marche progressive. Quant aux incarnations des Christs qui ont précédé le Christ divin, dans l'Inde, dans la Chine, dans l'Égypte et dans toutes les civilisations qui sont antérieures à la nôtre, voici ce que c'est, toujours d'après la Kabbale et le dogme catholique : Des esprits supérieurs, à qui il avait été donné, dans le ciel même, de voir, de comprendre, ou, pour mieux dire, de concevoir le vrai Christ, le Christ divin qui n'est pas autre que l'Humanité elle-même dans sa suprême essence, et dans sa forme divine ceci est l'Arcane le plus élevé de la Kabbale), ces esprits supérieurs ont obtenu de venir s'incarner sur la

terre pour y réaliser le Christ divin dans la proportion même où il leur avait été possible de le concevoir... Mais ce n'étaient là que des préludes pour ainsi dire, un acheminement, des *essais d'incarnation divine*, comme disent les Pères de l'Eglise, des *Avatars*, si vous voulez, comme disent les Mahatmas. C'étaient des *hommes divinisés*, tandis que Jésus-Christ est au contraire *Dieu humaniné*. Aussi nous ne chantons pas au Credo de Nicée : *Et Homo Deus factus est*, mais bien : *Et Deus, Homo factus est*. Saint Jean avait déjà dit : *Et Verbum caro factum est*, ce qui revient au même. Je ne sais pas pourquoi je vous baragouine ici cet enseignement, surtout dans des termes si misérables. Ma plume a été comme entraînée à vous écrire ces choses, et j'ai cédé à cette poussée. Vous êtes tellement intuitif que, malgré l'obscurité de ma pensée et la lourdeur de mon expression, vous m'aurez compris, j'en suis sûr.

Je vous embrasse très affectueusement.

L'abbé Roca.

Nous croyons faire plaisir à tous les amis du noble abbé en livrant à la publicité cette belle lettre qui met complètement au jour les idées de ce savant exégète, aussi orthodoxe au moins que l'évêque de Perpignan, qui l'a si indignement traité. Cette lettre vengera sa mémoire.

R. C.

La Paix future

PAR LES FRANÇAIS ET LES RUSSES

A Cronstadt, c'était la France qui était acclamée, saluée et aimée des bords de la Baltique jusqu'aux pieds du Caucase. A Toulon, c'est la Russie qui est acclamée, saluée et aimée d'un bout de la France à l'autre; c'est l'union légitime et spontanée de deux peuples pour confondre leurs destinées en une action commune sur la surface du globe.

Le but de cette alliance est d'attirer toutes les nations pour qui la guerre homicide est une honte, dans la sphère de leur action harmonique et pacifique. Et les âmes de ces deux grands peuples se sont unies comme deux étincelles électriques pour n'en former plus qu'une, indissolublement, pour la paix du monde.

On le voit, c'est plus qu'évident, nous entrons dans une Ère nouvelle.

A l'appui de ce que nous avançons, voici la lettre qu'adressent au Syndicat de la Presse française les sommités de la Presse russe.

R. C.

Nous allons entrer dans les TEMPS NOUVEAUX. Le peuple russe possède à un haut degré le sentiment et la foi, et nous, modestes organes de sa pensée, nous partageons ses impressions, ses croyances. Nous ressentons vivement, nous croyons fermement à la FRATERNITÉ DES PEUPLES DANS L'IDÉAL, et nous considérons les événements qui viennent de se produire à Toulon, à Paris, dans toute la France, comme la réalisation pratique de cette idée de fraternité qui, un jour, s'imposera à toutes les nations. Ils ne ressemblent en rien *aux rencontres entre potentats, aux cérémonies de cour, aux recues militaires*, qui, généralement, les accompagnent. Nos fêtes ont été, en vérité, des fêtes fraternelles : celles de la COMMUNION DES PEUPLES. Et si des entrevues d'une autre nature devaient se produire ailleurs, on y serait forcé de reconnaître que nos solennités, à nous, sont un exemple digne d'imitation, qu'elles en sont dignes parce qu'elles servent d'expression à L'INSTINCT ADMIRABLE DU PEUPLE FRANÇAIS, À SA PRÉSCIENCE D'UNE ÈRE NOUVELLE, que nous réserve et nous prépare infailliblement l'avenir ; tandis que les autres nations ne semblent même pas s'en douter et continuent à chercher le salut uniquement dans le déploiement de leur puissance militaire.

Vous jugerez, par ce qui précède, de la haute valeur que nous attribuons à tout ce qui s'est passé en cette semaine inoubliable ; vous comprendrez combien est vif notre désir de voir cette fraternité des peuples, non seulement unis par des intérêts politiques, MAIS SE PÉNÉTRANT, SELON VOTRE BELLE EXPRES-

SION, D'UN MUTUEL AMOUR, de la voir, disons-nous, se consolider toujours davantage et exercer UNE IRRÉSISTIBLE ATTRACTION SUR TOUTES LES AUTRES NATIONS, en leur inculquant la conviction qu'en dehors d'une pareille union il n'y a rien que la haine meurtrière, le fer et le sang.

Puisse cette pensée féconde germer dans la conscience des peuples et amener, par la force des choses, LE TRIOMPHE PROCHAIN, CERTAIN, COMPLET DE LA JUSTICE IMMANENTE, seule base solide de la paix du monde et du bonheur de l'humanité !

Croyez que vos confrères russes seront heureux d'unir leurs efforts aux vôtres pour atteindre ce noble but, et recevez, monsieur le président, cher confrère et ami, l'assurance de notre haute estime et de notre cordiale amitié.

SOUVORINE, TATISTCHEFF, DE ROBERTY.

NÉCROLOGIE

ROBERT BERNIER le jeune écrivain socialiste si sincère et sympathique, vient de mourir vaincu par la phthisie, malgré le dévouement admirable de sa femme. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'exprimer notre profonde tristesse et notre douloureuse émotion ¹.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Émancipation de l'homme

TROISIÈME ENTRETIEN

Mes frères, la providence divine vous dégage de l'obscurité au milieu d'effroyables malheurs et

1. Nous aurions aimé à reproduire ici les pages que la *Revue Socialiste* consacre au combattant de l'idéal et de la Justice. Mais la Revue nous étant parvenue trop tard nous sommes obligé de remettre au numéro de février les citations que nous voulions faire et ce qu'y désirait joindre notre personnel regret.

Dieu vous appelle, en vous faisant dépositaires de sa loi, à l'examen de votre passé et à la défense de votre avenir.

De pitoyables errements, de farouches passions ont envahi votre esprit dans ces temps de civilisation bâtarde où les maximes les plus révoltantes de la bestialité cruelle s'alliaient aux démonstrations de la raison privée du sentiment religieux ; où toutes les notions de l'existence de Dieu, et toutes les religions, devenues impuissantes, luttèrent en vain contre ce principe des organisations des sociétés humaines : l'athéisme.

Dans les temps de civilisation incomplète, mes frères, la nature de l'homme se trouve en butte aux forces contraires des deux principes de sa formation : le principe de l'animalité dont le corps est le dépositaire, et le principe de la spiritualité que l'esprit dégage de l'âme en s'inaugurant dans la dualité de l'âme et de la matière. L'esprit débute par des conceptions d'ordre inférieur, puis il affirme son développement par des dilatactions de mémoire et des calculs d'avenir, par des combinaisons de bien-être et des ressources défensives, par l'érection d'amours plus durables, par l'étude des besoins et la prévision des obstacles, par l'énergie des sentiments et l'abondance des désirs, par l'enthousiasme de l'âme et la persévérance de la volonté en face des beautés de la nature et des attraites de la science, par l'élan de la pensée vers un idéal que Dieu personnifie, suivant les directions qu'ont données à l'Esprit ses alliances contractées dans le passé et les alliances contractées dans l'émanation présente : toutes alliances dues à l'initiative d'une raison plus ou moins développée par le libre arbitre de l'Esprit.

L'émancipation de l'homme a lieu lorsque l'entendement de l'Esprit le porte à maîtriser les sens charnels et à distinguer la lumière de Dieu dans la marche des choses humaines.

L'émancipation de l'homme s'annonce d'abord au sein de minorités infimes qui grandissent de

siècle en siècle, et dont le déploiement plus considérable amène une lutte de transition comme celle à laquelle nous assistons dans ce moment. Cette lutte, nous l'avons prédite, parce qu'elle est le résultat d'une force providentielle et nous le disons hautement :

« La lutte de transition, destinée à produire la paix dans le monde de la Terre, fera resplendir la figure exacte de Dieu parla parole des Esprits de Dieu ! »

« Les Esprits de Dieu apporteront la loi divine dans un monde où l'existence de Dieu ne sera plus en question. La médiation des Esprits de Dieu affranchira l'Humanité, et l'Humanité marchera sous la bannière de l'amour universel ! »

L'amour universel, mes frères, est le lien de nos âmes devant Dieu.

Que des races de créatures inférieures se détruisent entre elles, et que la créature plus supérieure ait à se défendre contre la cruauté et le parasitisme des créatures privées de sens intellectuel et moral : ceci affirme la loi de conservation, mais n'exclut rien du principe éternel de l'alliance des forces spirituelles pour l'émancipation des créatures qui y sont préparées par les preuves qu'elles donnent d'une intelligence susceptible de développement. Les animaux sont les précurseurs de l'homme, et la nature de celui-ci n'est que la promesse d'une nature plus conforme à la dignité de l'esprit immortel.

L'origine de l'homme le dispose aux passions bestiales ; la destinée de l'Esprit l'étreint de désirs et d'espérances vagues jusqu'à l'explosion des forces spirituelles dans la lumière divine.

L'origine de l'homme est un mystère de la science des lois de la création ; mais toutes les sciences sont accessibles à l'Esprit éclairé par la lumière divine.

L'origine de l'homme l'abaisse à ses propres yeux, mais sa destinée lui confère le droit des

découvertes et l'appelle aux majestueuses alliances de la créature avec le créateur.

L'origine de l'homme l'absout dans la première direction de son intelligence ; sa destinée le condamne ensuite dans la proportion de ses forces pour lutter, vaincre et se maintenir à la hauteur de sa mission dans le monde.

La pauvreté de l'intelligence et la faiblesse du sens moral constituent l'enfance de l'Esprit humain. Le développement est soumis à des phases de ralentissement ; la marche ascensionnelle est entravée, souvent même interrompue, et cela jusqu'à la concordance des facultés intellectuelles avec l'élément divin de l'âme.

La Terre se couvre d'obscurités définitions de la figure de Dieu, si bien que ceux qui invoquent cette figure se condamnent par l'illogisme de leur foi, et que ceux qui voudraient les suivre sur la route des démonstrations religieuses s'arrêtent et reculent découragés par cet illogisme.

Dans le travail d'émancipation, Dieu souffle sur la poussière qui le cachait encore et les consciences s'éclairent de son regard ; et la loi divine, écrite dans les consciences, se daguerréotype dans les mœurs, dans les manifestations du corps social tout entier ; et la foi devient indestructible parce qu'elle s'appuie sur la raison et sur Dieu lui-même.

La Loi divine défend de tuer et ordonne d'aimer ; elle n'admet aucun examen et repousse tous les subterfuges de la pensée humaine.

La Loi divine s'énonce dans la conscience de l'Esprit comme dans l'exposé de l'idée créatrice ; mais la conscience étant une dépendance de l'avancement intellectuel, nous devons ajouter que le principe sacré de la Loi ne peut s'ériger dans la conscience qu'à la faveur de l'avancement intellectuel.

Le travail de l'émancipation dépose l'homme au seuil d'une transformation heureuse, et cette transformation s'opère avec l'aide de jouissances occultes fraternelles.

L'émancipation de l'homme le conduit à la science, à la vertu, au bonheur.

Un ami du Monde invisible.

Usage et abus du Spiritisme¹

(Suite)

XIII. — CONSULTATIONS SPIRITES

Les évocations spirites, pourvu qu'elles soient faites dans un bon esprit et qu'on n'en abuse pas, ont une utilité *d'édification*, en ce sens qu'elles élèvent nos cœurs et nos esprits au-dessus des préoccupations journalières et terre à terre de l'existence.

En nous faisant rentrer en nous-mêmes et communier, en quelque sorte, avec le monde invisible, elles nous détachent des intérêts matériels, de l'abus des plaisirs, et elles nous disposent à la bienveillance envers nos semblables.

Mais pour qu'elles produisent ces résultats, il faut qu'elles soient faites dans cette intention, et non par légèreté ou par désœuvrement, et il faut surtout qu'on n'y sacrifie pas ses devoirs individuels, familiaux et sociaux.

Les évocations peuvent aussi avoir une utilité *d'instruction*. L'expérience prouve, en effet, que nous pouvons obtenir des esprits, des renseignements utiles pour notre conduite morale et même pour nos intérêts matériels, notre santé, celle de nos proches, nos affaires, etc.

C'est ici surtout que de l'usage à l'abus la pente est glissante et qu'il importe de se tenir en garde contre soi-même.

D'ordinaire, les esprits familiers donnent ces instructions spontanément aux personnes qu'ils en jugent dignes ou qu'ils croient en avoir besoin; et alors il est rare que l'on soit induit en erreur.

Le plus sage est donc d'attendre ces instructions, de les recevoir et de les mettre à profit lorsqu'elles se présentent; mais de ne pas les provoquer, de ne pas les demander.

En effet, on n'est pas toujours sûr de l'identité de l'esprit auquel on s'adresse; on sait bien, par les raisons que nous en avons donné plus haut, que c'est à *un* esprit que l'on a affaire; mais on ne sait pas toujours *quel* il est; un autre peut se présenter à la place de celui que nous demandons et nous tromper.

Celui même que nous demandons peut nous tromper en se trompant lui-même, car il ne suffit pas que l'âme soit séparée du corps pour qu'elle devienne infallible.

De notre côté, nous pouvons prendre une probabilité pour une certitude, un conseil pour un ordre.

On peut néanmoins demander aux esprits familiers les conseils dont on a besoin, pourvu que ce soit en cas de nécessité, pour des choses importantes et non pour des futilités, et en observant de ne pas insister si l'on essuie un refus.

S'obstiner en pareil cas, ce serait chercher à contraindre les esprits; or, nous savons que l'on ne peut contraindre que les esprits faibles, ignorants ou pervers, qui ne peuvent que nous tromper sciemment ou non.

En tout cas, nous devons soumettre les enseignements ainsi reçus au contrôle de la raison, et non les accepter les yeux fermés, comme cela ne se voit que trop souvent.

On consulte souvent les esprits pour les maladies et les remèdes à y opposer. Ils peuvent effectivement donner de bons conseils, on en a beaucoup d'exemples; mais, par les raisons susdites, ils peuvent aussi se tromper ou nous tromper.

Si l'on n'a pas confiance dans les médecins, — ce que nous sommes loin de blâmer, — il sera plus prudent de s'adresser à un bon somnambule qu'à des esprits dont on n'est pas sûr.

Mais il sera encore infiniment plus sage et plus sûr de reformer son genre de vie. C'est presque toujours d'une erreur de régime, surtout de l'excès dans le boire, le manger, la veille, le plaisir, etc., que proviennent les maladies, et, quand on réforme son régime à temps, toutes les maladies¹ se guérissent d'elles-mêmes; elles s'éteignent faute d'aliment.

Quant à interroger les esprits sur des questions d'argent, sur des objets perdus ou volés, sur les

1. Sans même en excepter la syphilis.

numéros qui sortiront à une loterie, sur les chevaux qui gagneront aux courses et sur d'autres matières analogues, à propos desquelles on n'oserait pas même interroger les vivants, on pense bien que les bons esprits se respectent assez pour ne pas répondre à de pareilles questions et qu'ils laissent la place à des esprits légers ou même pervers, qui se moquent du consultant, comme il le mérite, et qui peuvent devenir, comme nous l'avons dit, ses obsesseurs.

Le moins que l'on puisse faire, si l'on veut obtenir quelque chose des bons esprits, c'est de leur témoigner autant de déférence, de respect, de considération qu'on en témoigne à un honnête homme vivant.

Les prendre pour des policemen, des pick-pockets, des bookmakers, c'est vraiment avoir d'eux une singulière idée et pousser l'irrévérence un peu loin. Aussi en est-on traité en conséquence.

Il suffirait pourtant, au lieu de se borner à la superficie du fait spirite, de réfléchir à ses conséquences : la surveillance de l'âme et la vie future, suite naturelle de la vie présente, pour comprendre que, non seulement on ne doit pas interroger les esprits sur ces choses, mais ne pas s'en occuper soi-même.

XIV. — RÉVÉLATIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Les fondateurs du spiritisme ont cru trouver dans les communications avec les esprits des enseignements positifs et précis sur la conduite des individus et des sociétés ; ils ont même présenté ces instructions données par des « esprits supérieurs » comme une nouvelle révélation religieuse et une rénovation morale.

Il sont doublement excusables en ce sens que, dans la nouveauté, on pousse toujours les choses à l'excès et parce que les découvertes dans cet ordre d'idées sont en effet les plus importantes pour le bonheur de l'humanité, ce qui doit être le but ultime de toutes les spéculations philosophiques.

Mais la vérité est qu'ils n'ont rien trouvé de nouveau et qu'il n'y a effectivement rien à trouver.

Comme l'a dit Pascal, toutes les vérités (surtout en morale) sont au monde ; il ne s'agit que de les appliquer.

Les esprits disent souvent des choses supérieures aux connaissances des médiums qui en sont l'instrument ; mais les meilleures d'entre les communica-

tions obtenues des esprits les plus élevés n'ont jamais rien dit qui ne fût déjà dit et redit bien des fois par des esprits incarnés.

Ils disent des choses qui sont toujours bonnes à redire, soit; mais redire les bonnes choses est une œuvre d'édification plutôt que d'instruction, de vulgarisation et non d'invention. Il est parfaitement inutile de recourir aux esprits pour en obtenir des instructions que l'on peut trouver dans les livres ou, mieux encore, dans le grand livre de la nature extérieure, et intérieure, c'est-à-dire dans le monde matériel et dans le monde moral.

Lors même que les esprits pourraient nous donner des enseignements de ce genre, il ne le devraient peut-être pas et, par conséquent, ne le feraient pas.

En effet, Dieu a mis en nous une intelligence à son image, c'est pour que nous nous en servions, et c'est surtout dans les choses d'ordre moral que nous relevons de nous-mêmes; car notre raison est la norme de notre liberté, qui est à son tour la base de notre responsabilité, la source de notre mérite ou de notre démerite, de notre perfectionnement moral ou de notre déchéance.

Les esprits ne sont cependant pas sans action sur notre intelligence; ils agissent sur nous comme nous agissons, en tant qu'esprits, les uns sur les autres; il proposent des idées, mais ils ne les imposent pas.

Ils peuvent nous présenter des indications générales pour notre conduite, ils nous fournissent des germes d'idées; mais là se borne leur influence, c'est à nous ensuite d'incuber ces germes d'idées, de les développer et d'en faire l'application aux cas particuliers. On pourrait dire que, dans la génération des idées, les esprits sont les pères et que nous sommes les mères. On a donc beaucoup exagéré l'importance des communications spirituelles à ce point de vue.

Et pourtant la plupart des spirites contemporains sont encore imbus de l'erreur primitive et conseillent volontiers de suivre à peu près aveuglement les enseignements donnés par les esprits, sous prétexte qu'ils sont plus savants et plus sages que nous.

Il est d'abord faux qu'ils soient tous plus sages que nous. Il y en a qui le sont plus, mais beaucoup d'autres le sont moins, et c'est à notre raison d'en faire le discernement.

Lors même qu'ils seraient tous plus instruits et

meilleurs que nous, ce ne serait pas encore une raison suffisante pour suivre servilement leurs préceptes.

La liberté est l'essence de l'homme ; la servilité quelle qu'elle soit, le rabaisse au niveau de l'animal.

On questionne aussi quelquefois les Esprits sur leur état, leur passage de la vie terrestre à la vie spirituelle, leur manière d'être, leur genre de vie dans le milieu où ils se trouvent, etc. ; sur l'état des planètes de notre système, sur leurs habitants, etc.

Ces questions nous sont suggérées par leurs révélations spontanées. De ce qu'ils nous parlent quelquefois de ces choses de leur propre mouvement, on en conclut qu'ils peuvent tout nous dire et que, suppose qu'ils le puissent, nous pourrions tout comprendre.

Il faut beaucoup en rabattre de cette opinion ; la diversité des révélations obtenues est la meilleure preuve du peu de cas que l'on doit en faire. Il est peu probable que l'on arrive de sitôt dans ce domaine à des connaissances précises.

Un auteur du siècle dernier écrivait ce qui suit :

« C'est bien en vain que l'on désire que quelqu'un vienne de l'autre monde pour nous dire ce qui s'y passe.

« L'âme embourbée dans la matière ne pourrait rien comprendre au récit qu'on lui en ferait ; ce récit serait pour elle ce que sont les couleurs aux aveugles, ce que sont les fleurs à l'insecte encore chenille, parce que les connaissances de l'autre vie sont de nature à ne pouvoir s'acquérir que par des êtres inondés de la lumière divine et absorbés dans la religieuse adoration des perfections supérieures ¹. »

Il y a tout lieu de croire que ces réflexions sont encore vraies aujourd'hui. Demandez aux extatiques ce qu'ils sentent, ce qu'il voient, ce qu'ils entendent, ils vous répondent : c'est très beau ; mais ils ne trouvent pas d'expressions ni de comparaisons pour nous traduire leurs sensations.

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere.
Expertus potest credere.

Cela prouve qu'il y a bien véritablement un et même plusieurs autres mondes dont nous n'avons pas

1. *La Physique de l'âme humaine*, p. 362.

la moindre idée, mais c'est tout. Il est vrai que c'est l'essentiel.

Il n'est pas moins bon de recueillir les renseignements de ce genre qui nous sont donnés spontanément par les esprits ; on finira peut être un jour par y trouver les éléments d'un nouvel ordre de connaissances plus précises que celles que nous procure la seule analogie.

On ne voit pas même d'inconvénient grave à leur demander de ces sortes de révélations, pourvu que l'on se tienne dans la mesure du respect et de la déférence que nous devons aux esprits comme à nos semblables, et que nous modérions notre curiosité.

La curiosité est un besoin de notre esprit qui a droit à sa légitime satisfaction comme les autres besoins ; l'excès seul, en elle comme en toute chose, est condamnable.

(*A suivre.*)

ROUXEL.

La « Magie pratique » de Papus

II

Le Magiste et la Religion (page 352)

Peu de problèmes sont aussi troublants pour le magiste sincère que les problèmes religieux. Devant cette ignorance révoltante d'un clergé fanatisé pour qui la fortune devient le seul représentant de la divinité, devant l'incompréhension et la profondeur des mystères livrés en pâture aux quolibets des sceptiques, quelle conduite faut-il tenir ?

Le magiste est le vivant gardien d'une synthèse élevée dont les cultes ne sont que les pâles émanations. Mais, en notre Occident, aucun culte ne réalise mieux l'enseignement ésotérique que le catholicisme, et aucun culte n'est plus livré que celui-là au sectarisme de ses prêtres, contre lesquels le jugement de Jésus vis-à-vis des pharisiens serait aujourd'hui bien faible.

La prière n'est plus comprise ni pratiquée ; la messe, cette cérémonie purement magique, est

vendue aux vivants pour les morts et aux athées pour les naïfs, et, faute de comprendre le triple sens des hiéroglyphes hébraïques tracés par Moïse, la superstition et l'orgueil ont envahi les temples où devait se faire l'adaptation du Verbe divin à la nature humaine.

Mais la fin du cléricalisme est proche, et la gnose sera connue, sera révélée sous peu dans toute sa splendeur.

Le sacerdoce doit être exercé *gratuitement*, pendant des périodes d'entraînement psychique qui ne dépasseront pas un mois lunaire et qui seront alternativement remplies par des hommes instruits, d'une foi entière et réfléchie et d'un dévouement absolu. Ce sera là l'occupation sacrée de ceux qui exerceront un métier pendant les onze autres mois de l'année.

Aussi le magiste doit-il rester indépendant au milieu de tous les cultes, également respectables. Chaque continent a généré sa flore, sa faune et sa race humaine. Chaque race, chaque grand peuple a synthétisé ses aspirations psychiques dans un culte. Aussi chaque culte est-il vivant d'une parcelle de l'unique vérité. Le magiste doit savoir prier aussi aisément dans l'église que dans le temple, et dans la synagogue que dans la mosquée, car partout le Verbe divin se révèle le même sous un voile différent.

Laissons les gardiens du voile se quereller sur les couleurs diverses, et communions en unité avec les adeptes du sanctuaire.

Nous avons dit que la messe catholique était une cérémonie magique; il nous reste, pour terminer cette étude, à développer notre dire en quelques lignes.

La Messe se divise en trois parties principales: la *Préparation*, qui s'étend de l'introit à la consécration du Pain et du Vin; la *Consécration*; enfin la *Conclusion*, qui s'étend de la communion du prêtre à la fin.

Esotériquement, voici le sens de cette division :

Pendant la première partie, le prêtre, mage synthétique du microcosme, après avoir fait l'avou de ses fautes s'offre en victime expiatoire au nom de tous les fidèles présents. Il élève ainsi l'âme de ces fidèles en holocauste vers Dieu et il conclut en offrant en signe visible du sacrifice ce que la Nature produit de plus parfait : le pain et le vin.

C'est là l'évolution de l'inférieur humain et naturel vers le Divin, évolution qui pourrait être figurée par un triangle à sommet supérieur, symbole du feu.

C'est alors que le prêtre consacre magiquement tous ces objets symboliques. Le grand Mystère est près de s'accomplir. En effet, une fois la consécration commencée, le courant fluidique change de direction. Ce n'est plus l'inférieur qui monte vers le supérieur, c'est le Verbe divin qui s'élance du plus profond du ciel pour s'unir à la matière offerte en holocauste. Le Pain devient la chair symbolique du Fils, et le Vin devient le sang miraculeux involuant du ciel dans la terre. L'incarnation de l'Esprit universel dans la Vierge céleste est encore une fois accomplie.

C'est alors que le prêtre communie avec la force divine et incarne cette force en lui-même. L'union de Dieu et de l'Homme est accomplie.

Se tournant vers les fidèles, le prêtre étend les mains, et sa bénédiction vient unir l'assistance au réceptacle symbolique de la Divinité.

L'étoile de Salomon¹ figure parfaitement cette double action évolutive et involutive dont la Messe n'est qu'une traduction pour les yeux.

Chaque culte possède un ésotérisme analogue, et cependant les prêtres n'ont qu'un point commun dans tous les cultes d'Occident : leur ignorance et leur fanatisme invétérés.

1. C'est l'étoile à six pointes formée par deux triangles superposés, l'un ayant la pointe en haut, c'est la prière qui monte, l'autre la pointe en bas, c'est l'Esprit de Dieu qui descend.
(R. C.)

Aussi faut-il laisser à chaque contrée son culte préféré et porter tous ses efforts sur la transformation du clergé en mode d'instruction. C'est encore le meilleur service à lui rendre. En attendant, si vous êtes catholique, allez à l'église, écoutez la messe, et prenez des leçons de magie.

Quant au reste, méditez les deux premiers versets pythagoriciens :

*Rends aux Dieux immortels le culte consacré,
Garde ensuite ta Foi.*

PAPUS.

Fait de Magie noire

Torquemade rapporte un fait fort remarquable tiré du livre intitulé : *Malleus Maleficorum*, ou le Marteau des magiciens :

Une femme accusée de magie ayant été arrêtée par l'Inquisition, on lui promit le pardon et de la renvoyer sans la faire mourir si elle voulait quitter son art diabolique et donner des preuves de la force de ses sorcelleries. Elle s'éloigna un peu des inquisiteurs, se retira entre des arbres, fit avec les doigts une petite fosse en terre, urina dedans, brouilla la terre avec l'urine en la remuant avec les doigts, prononça certaines paroles, et fit certains mouvements : aussitôt on vit sortir de la fosse qu'elle avait faite une fumée qui s'éleva en l'air, y forma une nuee épaisse accompagnée de tonnerre, et d'éclairs épouvantables. La magicienne demanda aux inquisiteurs où ils voulaient que cette nuee déchargeât une grande quantité de grêle et de pierres qu'elle renfermait. Ils lui montrèrent un espace déterminé, où la grêle ne pouvait faire aucun dommage ; et aussitôt un vent impétueux y poussa la nuee, qui s'y creva et y répandit la pierre et la grêle dont elle était chargée. (*Dom. Calmet., Dissertations sur les apparitions, etc., 1746.*)

(*La Haute Science.*)¹

1. *La Haute Science* (Chez Bailly, Chaussée-d'Antin, 11, Paris) continue ses publications documentaires d'un très haut intérêt : elle nous donne : *Les Apocryphes éthiopiens* (traduits par René Basset), *Le Livre de Jamblique sur les Mystères* (traduit par Pierre Quilart), *La Philosophie occulte d'Agrippa*, livre IV (traduit par Jules Bois), *L'Invariable Muicou* (traduit par Abel Rémusat), et la *Cosmogonie de Moïse* (traduite par Fabre d'Olivet).

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

*Théonomie, Démonstration scientifique
de l'existence de Dieu.*

PAR CHARLES FAUVETY ¹.

Noble raison, clarté, équilibre, santé morale : tels sont les beaux rayons de lumière dorée que répand l'œuvre de Charles Fauvety.

Egalement éloignée de la région empourprée des passions et des perspectives azurées et violettes du mysticisme ², elle plane dans une atmosphère calme et centrale.

Les idées que défend le vénérable philosophe ont notre sympathie profonde.

..

L'œuvre nouvelle de Charles Fauvety a ce double et rare mérite d'être à la fois originale et en harmonie avec les plus pures traditions du genre humain.

Elle est originale, car le philosophe s'est proposé de démontrer Dieu scientifiquement, d'adapter l'idée de Dieu au rationalisme critique et positiviste du siècle.

Charles Fauvety a contemplé notre époque. Il y a vu l'homme discuter toutes choses, abaisser les problèmes au niveau de ses sens et de son intelligence, dédaigner ce qu'on ne comprend pas et ce qui ne se réalise pas.

A d'autres époques, au contraire, et en d'autres climats, rien n'est puissant que le prestige et l'impenétrable.

L'Humanité oscille de la sorte entre le désir de savoir et le besoin d'admirer, révélateurs complé-

1. Un volume chez Lessard, libraire-éditeur, rue Mercœur, 3, Nantes. Prix : 2 fr. 50.

2. Ce n'est pas que la passion quand elle est généreuse, le mysticisme quand il est divin, nous paraissent inférieurs. Chaque Haute Puissance de l'Âme a sa vocation et sa dignité.

A. J.

mentaires de l'Absolu qui nous est à la fois accessible et supérieur.

Charles Fauvety a bien observé l'insensibilité de notre temps aux preuves de sublime et d'enthousiasme et même aux déductions trop spiritualistes d'une logique sans palpables éléments.

A ce public où l'ironie gouailleuse du raisonnement de sens commun (et de sens vulgaire) s'unit à la sécheresse agressive du positivisme, l'auteur de *Théonomie* est venu montrer la face visible et démontrable de Dieu.

Avec une limpide netteté, donnant des schèmes mathématiques dont il a soin de définir la vraie portée en expliquant dans quelle mesure l'idée qu'ils représentent les dépasse. Charles Fauvety apporte aux modernes un Dieu précis et vivant dont l'Unité universelle est le nom scientifique et dont la fonction d'harmonie et de synthèse s'affirme par la Loi suprême qui maîtrise toutes les lois de la Nature et maintient l'ordre évident, la normalité de l'Univers.

Citons quelques passages significatifs :

« Je suis autorisé à affirmer le *Moi Divin* comme le *Moi Humain* parce que l'univers, dans son objectivité changeante, variée et multiple, manifeste l'existence de Dieu, absolument comme mon corps manifeste mon existence, comme votre corps manifeste la vôtre. Seulement il faut bien prendre garde que ce corps qui manifeste votre *Moi* n'est pas votre *Moi* lui-même, pas plus que l'univers qui est le corps du *Moi Divin* ne doit être confondu avec le *Moi Divin*. C'est dans l'Unité qui est la Synthèse de tous les rapports, c'est dans son unité propre que l'homme se connaît, se possède et se réfléchit. C'est aussi dans son unité synthétique que l'existence universelle se réfléchit, se connaît et se possède. C'est là vraiment qu'est la réalité de l'Univers. Elle n'est pas dans ce qui passe et change sans cesse. Dieu s'appellera toujours l'Eternel. »

« Disons qu'il y a une âme universelle, dont le *Moi* conscient, au lieu de s'appeler homme, s'appelle Dieu et dont le dynamisme absolument parfait donne le ton à tous les dynamismes particuliers et les fait concourir, chacun faisant sa partie, à l'harmonie de l'ensemble. »

« Nous dirons de Dieu qu'il est la *Raison universelle* et absolue comme il est la *vie universelle* et plénière et l'existence dans son infinitude ! »

« En effet, on ne peut concevoir un être vivant qui ne soit, à la fois : *Moi, non-Moi et rapport, ou sujet, objet, relation*. C'est pourquoi il est vrai de dire, avec le positivisme, qu'il n'y a que « du relatif dans le monde phénoménal », pourvu qu'on reconnaisse que tous les rapports aboutissent à l'Unité Universelle, laquelle est adéquate à l'*Infini*, qui est éternellement la *somme* de tous les rapports, dans leur *devenir* indéfini de temps et d'espace. Ceci est de la métaphysique, mais aussi démontrable que le moindre théorème et aussi évident qu'un axiome de géométrie. Et j'ai prouvé Dieu. »

Mais des citations fragmentaires ne suffisent pas à donner une idée d'un ouvrage logique où l'enchaînement des propositions est un élément capital de leur vigueur. C'est toute la suite des chapitres : I, *Démonstration scientifique de l'existence de Dieu* ; II, *le Moi humain en face du Moi divin* ; III, *la République des êtres* ; IV, *Pourquoi Dieu ?* V, *Fausse notions sur Dieu* ; VI, *Personnalité divine*, qu'il faudra lire et méditer.

Innombrables sont les points d'accord entre la doctrine de Charles Fauvety et la nôtre.

Preuve de Dieu par la synthèse et l'harmonie, légitime rôle d'un anthropomorphisme rationnel dans la formation de l'idée de Dieu, réalité du Moi humain, preuves logiques de l'immortalité de l'âme, solidarité dans le salut, égalité *future* des êtres malgré l'inégalité transitoire, absolu désintéressement de la personnalité divine, tout cela est digne pour nous de la plus sympathique et de la plus haute approbation.

Nous ferions seulement deux réserves : la première touche la méthode ou plutôt la théorie de la connaissance.

Nous admettons entièrement la preuve de Dieu par la loi d'Harmonie éclatante dans l'Univers.

Mais l'univers est-il une réalité nue ou une réalité mi-voilée, symbole et mystère, manifestation et occultation de la réalité définitive ?

Pour nous, comme pour l'Esotérisme, la raison peut légitimement croire à l'existence de l'univers, mais elle ne doit voir dans l'univers apparent qu'un symbole du monde véritable.

Au reste, que l'on se fonde sur l'univers regardé comme une réalité nue ou sur l'univers regardé comme une réalité symbolique, le résultat sera le même en ce qui concerne la preuve de Dieu ; car, si

l'Harmonie visible n'est que la figure d'une harmonie plus haute, il n'y aura là que plus profonde raison de découvrir Dieu dans l'ordre, à la fois intime et manifeste, des mondes.

Ainsi nous n'en serions pas moins d'accord avec les premières pages de *Théonomie*.

Il faut encore ajouter que M. Fauvety est pleinement convaincu des vérités de l'Invisible et que, s'il n'a pas subtilement analysé, au début de sa belle œuvre, la théorie de la connaissance, c'est peut être qu'il évoquait dans sa pensée le public moderne moyen, auquel il al'ait avoir affaire, qui doute plus volontiers de l'esprit que de la matière et qui trouverait étrange qu'on eût besoin de plus de preuves pour croire au monde que pour croire en Dieu.

La seconde réserve touche les rapports de Dieu et de la république des êtres.

Que l'Absolu ne soit pas un *chef* ou un *gérant*, certes ! mais il est l'Absolu. Je crois, comme M. Fauvety, à la création indéfinie, éternelle, mais les êtres particuliers n'en ont pas moins reçu leur être de Dieu, quoiqu'ils l'aient reçu éternellement.

Ainsi nous ne sommes que *par Dieu*, et, quoique sa volonté respecte la liberté qu'il nous donne, cette liberté n'en existe pas moins que par sa volonté.

L'Absolu n'est pas un Maître ¹, mais il est, en un sens profond, le Maître, la Cause intime et substantielle de toute réalité. Il fait donc bien plus que de nous dominer : il nous *est*, si l'on me passe l'expression.

Dieu n'est pas un *roi*, mais il est la justice universelle qui nécessairement demeure la seule légitime et impérissable royauté sans laquelle toute République, celle des êtres comme les autres, tombe dans l'anarchie et la décomposition.

Et cette Justice universelle est en même temps la suprême Personnalité consciente, mais universelle aussi !

Peut-être n'y a-t-il entre M. Fauvety et nous qu'une question de mots, comme il arrive souvent, et lorsqu'il dit que la création s'accomplit par un *concours*, une *association de forces*, sous-entend-il que les forces sont elles-mêmes créées par Dieu.

De sorte que la création n'est pas l'œuvre d'un être solitaire, seul éternel et tout-puissant, mais elle est

1. A moins de prendre le terme symboliquement.

cependant l'œuvre de l'Etre unique, seul radicalement éternel et seul tout puissant.

..

J'ai dit plus haut que l'œuvre de Charles Fauvety n'avait pas seulement le mérite d'être originale, mais celui de s'harmonier aux plus pures traditions.

J'ai montré l'originalité, l'adaptation positive et forte des preuves de Dieu à l'esprit moderne.

Je vais montrer l'accord avec la Tradition.

M. Charles Fauvety écrit en effet :

« Le salut collectif est tout autre chose que la simple persistance de l'âme après la dissolution du corps terrestre. Ceci n'est qu'un premier pas de la vie future. Le christianisme évangélique a tenté de réaliser le second en montrant que l'œuvre religieuse à accomplir n'était pas une immortalité passagère au profit de quelques privilèges, mais qu'il fallait conquérir le ciel, en le transportant sur la terre harmonique et solidaire du corps social de l'humanité.

« Donc la bonne nouvelle consistait dans le salut de tous par la communion spirituelle des meilleurs et des plus avancés avec l'âme divine. Cette communion ouverte à tous les pécheurs — et qui ne l'est pas ? — devait s'obtenir en dépouillant en soi le vieil homme naissant à nouveau dans le Seigneur, c'est-à-dire en s'unissant à la vie divine par Jésus-Christ, fils de Dieu, et donné comme personnifiant l'âme idéale de l'homme et fils de l'Humanité ; ce type divin à réaliser devait être le royaume de Dieu sur la terre, et l'œuvre sociale devait consister à construire le corps du Christ par l'imitation de ses vertus, de son amour des hommes, de son sacrifice et en faisant, comme lui, les œuvres du Père. »

Et plus loin, vers la fin du livre : « Aimer Dieu par-dessus tout et aimer l'humanité sont une seule et même chose, et c'est encore la même chose d'aimer l'âme du monde, dynamisme ou souffle de vie qui anime tous les êtres pour les faire tous comme un et ensemble et les faire tous concourir à la grande harmonie de l'Univers. »

« L'Etre pris dans son unité éternelle et consciente, c'est le Père, synthèse universelle où aboutissent tous les rapports ; l'humanité, comme expression la plus élevée de la pensée et de la vie divine, c'est le Fils ; enfin, le souffle, l'esprit, l'âme universelle qui anime

tout ce qui est, c'est le pur Esprit. Et c'est bien là ce qu'a voulu dire saint Paul par sa phrase tant de fois reproduite et si peu comprise : *In Deo vivimus et movemur et sumus.* »

Et encore, cette fois, dès le premier chapitre : « Si je me sers du langage de l'Evangile, ce n'est pas pour y puiser l'autorité qui marque à ma parole ¹, c'est pour me faire mieux comprendre et montrer en même temps que ce que je dis n'est pas nouveau, et que je ne fais que répéter, peut-être plus clairement et, en tous cas, dans la langue de notre époque, une vérité déjà acquise à l'humanité. La vérité est éternelle ! »

Mais l'impartiale reconnaissance avec laquelle Charles Fauvety salue si hautement la vérité chrétienne n'a rien d'une aveugle soumission et procède au contraire de la plus entière indépendance.

Car le philosophe écrit d'autre part : « Il faut dire pourquoi nous aimons à nous appuyer sur l'Evangile. Cette pitié peut paraître singulière alors que nous restons non seulement en dehors de l'Eglise catholique, mais aussi étranger à toute secte chrétienne, et alors surtout que, ne reconnaissant aux *Saintes Ecritures* des Juifs et des Chrétiens aucune autorité sur-humaine, nous entendons les soumettre, comme tous les autres livres, sacrés ou non, aux seules lumières de la raison, qui est Dieu en chacun de nous, car elle est, selon l'Evangile lui-même, « cette pure lumière de l'esprit avec laquelle tout homme vient en ce monde. »

« Que sommes-nous donc vis-à-vis du Christianisme ? En réalité nous sommes des philosophes rationalistes, et, de plus, ce qui est mieux de notre temps, des socialistes, c'est-à-dire des gens qui veulent que tous les hommes soient considérés, comme les membres du corps de l'humanité, et admis, tous également, à s'assimiler à son âme divine.

Ainsi Charles Fauvety sait allier dans sa pensée l'originalité personnelle et l'intelligence de la Tradition, la raison pleinement indépendante et le respect des vérités intérieures, éternelles, de l'Evangile.

Or je ne connais pas de plus belle destinée pour un philosophe que celle où la puissance originale de

1. M. Fauvety est trop modeste. Sa parole a toute l'autorité de la raison.

l'Intuition s'accorde librement au respect et à l'intelligence de la Tradition ésotérique pure et spécialement de l'Esotérisme chrétien.

C'est dire quel attrait m'inspire l'œuvre sereine de Charles Fauvety.

En notre Frère regretté l'abbé Roca, nous avons aimé un passionné de l'Évangile et de la Tradition ouvrant son cœur et son esprit au progrès, à la liberté, à la science, à la rédemption sociale.

En Charles Fauvety, nous rencontrons un fervent de la raison, de la liberté, du progrès social et de la science, ouvrant son esprit et son cœur à l'âme immortelle de l'Évangile.

Quelle Paradèsa intellectuelle que la terre si tous les prêtres devenaient semblables à notre frère Roca, et tous les philosophes à Charles Fauvety !

* *

Un autre beau caractère de *Théonomie*, c'est la justice que rend son auteur non seulement aux lointaines origines de notre ère et à l'ésotérisme évangélique, mais encore aux initiateurs contemporains ; et il me suffira d'en signaler comme preuve les paroles dont il honore la mémoire d'Aïlan Kardec.

* *

Et si j'insiste aussi volontiers sur les harmonies que Charles Fauvety découvre et proclame entre sa Doctrine, très personnelle, et d'autres Doctrines, c'est que là est, pour moi, le Signe de charité philosophique et de suprême élection.

Le jour où nous saurons retrouver dans autrui, sous la variété des mots, et malgré la différence légitime des points de vue, assez de grandes vérités communes pour que l'indépendance mutuelle n'empêche pas la paix et la sympathie, ce jour là sera close l'ère des sectes et des haines ; l'ère de l'Amour, de l'Universel commencera.

Alors nous n'aurons plus comme autrefois, par exemple au moyen âge, l'unité intellectuelle du monde imposée dans tous les détails de la croyance par l'autorité et par la contrainte ; nous n'aurons plus, comme aujourd'hui, la dispersion infinie des entreprises individuelles, qui surexcitent l'indépendance, mais tuent la solidarité ; nous aurons l'originalité de

chaque doctrine affranchie et vivante, mais leur union *sur les principes communs, par reconnaissance impartiale de la vérité ou qu'elle apparaisse*; nous aurons la personnalité et nous aurons l'unité, l'énergie multiple du monde moderne et la majestueuse puissance du monde chrétien, et ce sera l'alliance universelle, et ce sera le vaste mouvement des âmes en Dieu, pareil au mouvement des soleils dans l'éther, avec cette différence que le mouvement des soleils est fatal, et que le mouvement des âmes sera libre, et que leur harmonie naîtra de leurs initiatives mêmes, réunies, sans l'avoir calculé, dans l'unanime possession de Dieu!

*
* *

Voilà pourquoi, lorsqu'une doctrine porte, comme celle de M. Charles Fauvety, le double signe d'originalité et d'altruisme intellectuel, je vois en elle la vocation des temps futurs et j'adresse mes vœux emus à Dieu pour sa vitalité et pour sa victoire.

Au reste de tels vœux ne sont point nécessaires lorsqu'une œuvre est imprégnée de vérités éternelles et c'est avec une pleine confiance que je suis, dans l'avenir, l'apostolat triomphant de M. Charles Fauvety et de ses collaborateurs au mérite si vaillant et si dévoué, MM. Lessard et Bearson.

Quand la terre entrera dans la paix des temps divins, l'œuvre de la *Religion universelle* aura contribué pour sa grande et noble part à l'avènement de l'ère sublime.

ALBER JHONEY.

*La Fille de son Père*¹.

Roman américain, par MARIE HOWLAND.

Traduit en français par M. M.

Ce bon livre, paru en 1886, serait un excellent instrument de régénération sociale s'il était répandu comme il le mérite.

Littérairement un peu chargé de ces détails où se complait la familiarité des romans anglais, il n'en garde pas moins un puissant intérêt d'émotion humaine et de vérité morale.

¹. Un volume, au Familistère de Guise (Aisne).

Les caractères principaux ont une valeur de symboles.

Le docteur Forest, c'est l'homme de science et de progrès, affranchi de tout préjugé, mais fort de toute noblesse spirituelle, libre dans sa pensée, pur dans sa vie, le cœur grand ouvert et sans tache.

Sa fille Clara, la *Fille de son Père*, c'est l'idéaliste sans expérience que les déceptions de la vie mûrissent pour le final bonheur.

Son fils Daniel c'est l'homme instinctif, tombant de là sensualité à l'ivrognerie. Susie, l'orpheline séduite par Daniel, c'est la jeune fille idéaliste de cœur, moins puissante d'intelligence que Clara, entraînée à la faute et en ramenant la sympathie par sa faiblesse.

Le docteur Albert Delano, le premier mari de Clara Forest, c'est le mondain versatile, incapable de se maintenir à la hauteur d'un amour où l'âme ennoblit les joies physiques et rend trop sérieuses les émotions et les tendresses blessées.

Le comte de Frauenstein, c'est l'aristocrate intellectuellement évolué en supériorité de dévouement et de pensée et qui consacre sa puissance financière et son prestige social au relèvement des hommes.

Il s'unit par un harmonieux contraste à la figure également noble, mais plus familière, du docteur Forest.

Pour emprunter la langue métaphysique de Fabre d'Olivet, le comte, c'est le *Destin* vouant sa force à la *Providence* et à l'amélioration de la *Volonté*, de même que le docteur Forest, c'est la *Volonté* soumise, malgré ses audaces et son dédain de tous les préjugés, à l'esprit généreux et pur émané de la *Providence*.

Clara Forest, divorcée, épousera Frauenstein.

Susie, secourue par le Père même de son séducteur, se révélera par le travail indépendant.

Elle et Clara sont les deux types de la femme éprouvée et triomphant des injustices sociales qui la froissent.

Mais l'intérêt le plus élevé du livre, c'est le rôle qu'a joué l'œuvre d'un maître de Godin, sur laquelle *L'Étoile* n'a cessé d'attirer l'attention de ses lecteurs et que tous, socialistes, savants, bourgeois, gouvernement, devraient étudier pour en adapter les Principes à la solution décisive du Problème social.

Frauenstein, à la fin du roman, fonde, en Amérique, une imitation du Familistère et, par des discours émus, fortifiés de citations, expose la grandeur mo-

rale et les salvatrices réalités du Palais de Guise, Palais non plus d'un homme, mais de l'Humanité et d'un Idéal victorieusement accompli.

On ne saurait donc trop répandre un roman qui rend non pas plus *accessible* que les livres de Godin, car ces livres sont d'une clarté parfaite, mais plus attrayante aux esprits qui redoutent l'abstraction et l'enseignement trop sévère, une des très grandes œuvres sociales de ce siècle.

*
* *

Si le public connaissait mieux cette œuvre, une pétition universelle en imposerait l'étude à la commission du travail dont la formation vient d'être votée par la Chambre et qui pourrait, en s'inspirant de Godin, justifier son titre par des travaux véritablement efficaces et libérateurs.

A. JOURNEY.

Auditions de Poèmes et de Prosopopées

Signalons une intéressante tentative de M. Gabriel Randon, aux concerts d'Harcourt.

Citons quelques passages de la lettre par laquelle M. Gabriel Randon expose son projet dans le *Mercur de France* :

« Les mercredis 6 décembre 1893, 3 janvier 1894, 7 février 1894, 7 mars 1894, à 9 heures du soir, je donnerai Salle d'Harcourt, 40, rue Rochechouart, des *Auditions de Poèmes et de Prosopopées* »

« Ces auditions précédées d'une brève causerie-conférence seront plus particulièrement consacrées à la lecture de poèmes ou de proses lyriques, choisis de préférence dans les livres ou plaquettes publiés par la nouvelle génération de poètes.

« Mes confrères et amis qui voudront prendre part à ces auditions, soit en interprétant eux-mêmes leurs œuvres, soit en les faisant interpréter par des auxiliaires de leur choix, devront m'en aviser sans retard, et m'envoyer une copie des proses ou des poèmes qu'ils voudront interpréter eux-mêmes ou faire interpréter; vraiment il est temps de riposter aux provocations caduques du Naturalisme à l'agonie.

Pour mener à bien l'effort que je vais tenter, j'ai besoin du concours et de la présence de tous ceux

qui sont passionnés de Rêve et de Beauté lyrique. J'espère que leur sympathie ne me fera pas défaut. Je les prierai même à ce propos de bien vouloir m'adresser une lettre ou un simple mot d'adhésion qui grossira le nombre de celles que j'ai déjà reçues.

« GABRIEL RANDON. »

La première audition, celle du 6 décembre, a été un premier succès.

Dans sa Causerie-Conférence, M. Gabriel Randon a expliqué et développé la lettre du *Mercur*, dont nous avons cité plus haut quelques passages essentiels; puis, opposant l'Humanité des poètes aux Humani-maux du Naturalisme, il a comparé, dans un ironique parallèle, Ophelia, Desdémone, Béatrice, à Gervaise, Nana, Coupeau et à la Mouquette. Le public a rappelé le conférencier.

Puis M^{me} Irma Perrot a interprété avec grand succès une berceuse de *Corbière*, musique de M^{me} Kry-sinska, et *Marion*, prose et musique de M^{me} Kry-sinska.

M^{me} Dérigny, avec un succès très vif aussi, a interprété les *Danses*, prose de Mme Krysin-ska, accompagnées par M. Paul Bergon, auteur de la musique.

Alors M. Gabriel Randon a dit lui-même des vers de *Villiers de l'Isle Adam*, très écoutés et applaudis, et *Douleur*, poésie d'Albert Samain, qui a enlevé la salle.

* *

L'entreprise de M. Gabriel Randon nous est fort sympathique parce qu'elle tend, sans altérer l'idéalité d'art de la pure poésie, à lui donner action directe sur les âmes. L'art dramatique moderne, avec ses exigences d'habileté théâtrale, accomplit difficilement, sans concession du poète, l'expansion de la poésie vers le grand public. Il n'en serait pas de même de l'apostolat lyrique de M. Randon qui, bien conduit et développé, pourrait amener la résurrection des Rhapsodes et de l'Aédisme antique. Tout nos souhaits de triomphe à M. Randon.

A. J.

Revue philosophiques et sociales

Dans la *Religion Universelle*, de M. Charles Fauvety, une lettre sur le Parlement des Religions et la substitution de la Loi au miracle, et des *explications* sur les rapports de la doctrine de l'auteur avec le christianisme ; de M. Lessard le rapport annuel sur l'œuvre de la *Religion universelle*, et la suite des articles sociaux fort intéressants sur le Retour à la terre ; de M. Bearson, une étude légitimement enthousiaste sur *Théonomie* ; de M. Fabre des Essarts un curieux article sur la *République* de Paul de Regla, l'auteur de *Jésus de Nazareth*.

Dans le *Devoir*, organe du Familistère de Guise, un compte rendu des plus important sur le *Septième Congrès des Sociétés coopératives*. Ce Congrès est un fait social éminemment significatif, aussi sérieux et bienfaisant que l'Anarchie est stérile, féroce et provocatrice de réactions.

A ce Congrès M. Bernardot, représentant du Familistère de Guise, a prononcé un excellent discours, reproduit *in extenso* dans le *Devoir*, et qui emporte notre vive sympathie, notre approbation entière.

Dans le même numéro lire la revue des *Faits politiques et sociaux*, la *Question de la Paix*, le *Mouvement Féministe*.

Revue Littéraires

Dans les derniers numéros de la *Revue Hebdomadaire*, le *Mythe de Pierrot* où se joue la pensée tour à tour aiguë et rêveuse de Paul Guigou, pareille à une nuée de songe qui laisse transparaître de perçantes étoiles modernes, la *Rose d'Or*, beaux lyriques de Maurice Bouchor, *Rivales*, émouvant et aisé récit de François Coppée, l'archaïsme très amusant, eurythmique et ... contemporain d'Anatole France dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* et les premiers chapitres inédits de l'*Impérieuse Bonté* de J. H. Rosny — qui font espérer un très beau roman, d'un esprit scientifique infiniment plus sérieux et large que celui de Zola et où l'évolutionnisme, interprété par une haute pensée, conclut au même Dévouement actif, à la même charité solaire, que l'Esotérisme Messianique nous avait fait opposer à ce qu'il y a de *passif*

dans la Doctrine de Tolstoï. On ne peut reprocher à J. H. Rosny que des passages de style tendu et roide-ment enchevêtré comme un faisceau trop serré de fils électriques. Mais le courant d'émotion et de vérité qui passe est un effluve puissant.

Dans l'*Ermitage* de novembre, la fin de la très remarquable étude du Dr *Fortuné Mazel* sur la *Décadence religieuse* en France, — qui pourrait porter en sous-titre : Consultation sur les causes de la neurasthénie du Clergé, — le docteur Mazel est un catholique clairvoyant et de ferme et large pensée. Mais comment rendre vitalité aux clergés sans rendre à la Religion vie et liberté, sans dégager l'âme éternelle de la momie dogmatique ? Tout s'enchaîne : ou les efforts de résurrection du clergé retomberont arrêtés par l'archaïsme engourdi des dogmes, ou le mouvement des personnes entraînera celui des idées et les dogmes s'animeront de vérité ésotérique et libre.

Dans le même numéro une consultation de vingt-cinq écrivains français et étrangers sur les deux principes *Contrainte* et *Liberté*, et leur valeur pour l'artiste. Vers de Déclaréuil, Sabatier, Hugues Rebell.

L'Evangile social, par C. Humann, avocat au barreau de Paris. Prix : 3 fr. 50. Au dépôt des livres de la Nouvelle Jérusalem, rue Thouin, 12.

Ce livre est pour ainsi dire un résumé des théories religieuses de Swedenborg qui constituent, suivant les adeptes, *l'Eglise de l'Avenir*. « L'Eglise chrétienne du passé, dit M. Humann, travaille à son insu depuis dix-huit siècles à l'enfautement de cette Eglise chrétienne de l'avenir, et ne réussira à la produire dans tous ses développements, qu'au prix de sa propre ruine, tant elle s'est écartée par son organisation ecclésiastique et cléricale de l'esprit évangélique. De même le grain de froment qui tombe à terre doit mourir pour porter beaucoup de fruits.

« L'Eglise de l'avenir s'écartera donc du mysticisme de l'Eglise du passé, en recherchant une conception rationnelle de la doctrine chrétienne, et une clé pour ouvrir le sens spirituel de la symbolique sacrée.

« Or il y a peu de personnes encore qui savent que cette conception rationnelle de la doctrine chrétienne et que cette clé du sens spirituel existent déjà, toutes

préparées, dans les nombreux ouvrages écrits en latin, aux xviii^e siècle, par le savant philosophe suédois Emmanuel Swedenborg.

Ce sont ces profonds mystères du Christianisme, qui sont cachés dans l'esprit de la lettre, qu'on trouvera expliqués dans ce livre de l'*Évangile social*, qui offre donc un intérêt tout particulier et que nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à la vérité et qui aiment à approfondir les livres religieux qui sont la base de tout notre système social.

R. C.

Carnet de Mariage

Notre distingué collaborateur, le savant et subtil poète Fernand Mazade, a épousé M^{lle} Marie Biat, de Liévin. Tous nos compliments et souhaits et que la destinée du poète ait le robuste éclat de ses rythmes.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec tristesse la mort de M. Hermann Hirsch, homme de Lettres, père de MM. Paul-Armand et Charles Henry Hirsch, les jeunes et distingués écrivains. L'*Etoile* leur adresse dans leur douleur ses profondes sympathies.

Souscription ouverte ¹

POUR L'ÉRECTION D'UNE PIERRE TOMBALE A LA MÉMOIRE DE L'ABBÉ ROCA.

A. Jhouney.....	60 fr.
M ^{me} Victoire Caro	2

1. La somme réunie étant suffisante pour l'érection de la pierre commémorative consacrée à notre Frère, nous déclarons close la souscription, en remerciant profondément, au nom de l'Apôtre-martyr du Christ-Esprit, tous ceux qui nous ont aidés à honorer sa mémoire.

L'Etoile.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}.